3 1761 08095463 9

PQ
2613
I2S3

187432

RÉPERTOIRE
DU VIEUX-COLOMBIER

ANDRÉ GIDE

SAÜL

Drame en cinq actes

(1898)

nrf

187432
18/2/24

PARIS
3, rue de Grenelle
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART 110 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE NUMÉROTÉS DE 1 A 110.

PQ
2613
I2S3

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET DE REPRÉSENTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1922.

A

ED. DE MAX

Saül *a été représenté pour la première fois sur la scène du Vieux Colombier le vendredi* 16 *juin* 1922.

SAÜL.....	JACQUES COPEAU
LA REINE.....	CARMEN D'ASSILVA
DAVID.....	PIERRE DALTOUR
JONATHAN.....	FRANÇOIS VIBERT
LE GRAND PRETRE.....	LOUIS JOUVET
JONAS LE BARBIER.....	ANDRÉ BACQUÉ
L'OMBRE DE SAMUEL...	PAUL ŒTTLY
LA SORCIÈRE D'ENDOR..	BLANCHE ALBANE
1er *SERVITEUR*.....	ROMAIN BOUQUET
2e *SERVITEUR* (Johel).....	ALBERT SAVRY
DÉMON DU DÉSERT....	SUZANNE BING
DÉMON DE LA TENTE..	
DÉMON DE LA CAVERNE.	JULIEN CARETTE

HOMMES DU PEUPLE — MESSAGERS — GARDES

Georges VITRAY — Jean LE GOFF — René BLANCARD — Jean GALLAND — Henry VERMEIL — Robert ALLARD — Auguste BOVERIO — Lucien NAT — Paul ŒTTLY — Henri GAULTIER — François ROZET.

SAKI et les DÉMONS

Les élèves de l'ÉCOLE DU VIEUX-COLOMBIER.

SAÜL

ACTE PREMIER

Le palais du roi.

Une vaste salle peu décorée ; à droite, des portes donnant dans l'intérieur du palais ; à gauche, des embrasures fermées par des rideaux retombés. En face, une large ouverture ; des colonnes massives remplacent le mur, à droite et à gauche ; au milieu, l'espace entre les colonnes est fermé par un énorme trône. Entre les colonnes la vue se prolonge sur une terrasse, puis continue sur des jardins ; on aperçoit les cimes des arbres. Il fait nuit. Au fond de la terrasse on voit, éclairé par la lune, le roi Saül en prières. Près de lui, l'échanson endormi.

SCÈNE PREMIÈRE

Par les rideaux soulevés, les démons entrent. D'autres arrivent par d'autres côtés.

DÉMONS. — Le palais du roi, s'il vous plaît ?

PREMIER DÉMON. — C'est ici.

DÉMONS. — Ah ! Ah ! la bonne farce ! Nous sommes venus ensemble, et c'est vous qui nous recevez à présent. Par où donc êtes-vous entrés ?

PREMIER DÉMON. — Chut ! Chut ! parlez plus bas ; le roi est là.

(Il l'indique.)

TROISIÈME DÉMON. — Où donc ? *(Il l'aperçoit)* Ah ! Et près de lui ?

PREMIER DÉMON. — Un échanson.

DEUXIÈME DÉMON. — Que fait le roi ?

TROISIÈME DÉMON. — Il dort ?

PREMIER DÉMON. — Non, il prie. Parle plus bas.

TROISIÈME DÉMON. — Je parle assez bas ; si je le dérange, c'est qu'il ne priait pas assez haut.

QUATRIÈME DÉMON. — Il fait ce qu'il peut.

PREMIER DÉMON. — Où sont les autres ?

DEUXIÈME DÉMON. — Ils arrivent.

PREMIER DÉMON. — Allons ! Entrez ! Entrez ! — Tous sont-ils là ?

(De nouveaux démons entrent.)

DEUXIÈME DÉMON. — On ne peut jamais savoir. Quelques-uns s'attardent encore au désert.

PREMIER DÉMON. — Et maintenant, dites : est-ce vrai qu'il a fait tuer tous nos maîtres ?

PLUSIEURS DÉMONS. — Oui ; tous ! tous !

CINQUIÈME DÉMON. — Pas tous. Il a laissé la sorcière d'Endor.

DEUXIÈME DÉMON. — Oh ! chez elle, il n'y avait pas de démons sérieux ; rien que des petits crapauds sans paroles.

PREMIER DÉMON. — Mais les sorciers ?

CINQUIÈME DÉMON. — Tous tués — tous !

PREMIER DÉMON. — Alors, tant pis pour lui ! Puisque c'est lui qui nous déloge, nous, nous habiterons le roi Saül.

QUATRIÈME DÉMON. — Mais pourquoi est-ce qu'il a fait tuer les sorciers ?

DEUXIÈME DÉMON. — Malin ! pour être seul à savoir l'avenir.

QUATRIÈME DÉMON. — Pour être seul à le chercher, tu veux dire.

TROISIÈME DÉMON. — On le cherche tant, qu'il arrive.

SIXIÈME DÉMON. — Quel est le plus caché des avenirs ?

CINQUIÈME DÉMON. — Celui qui ne doit jamais être.

(Tous rient.)

PREMIER DÉMON. — Tas de falots ! Tâchez d'être sérieux. Occupons-nous d'abord du logement ; après, vous pourrez rire. Partageons justement la besogne, selon les moyens de chacun. Que chacun dise ce qui lui convient — *(grouillement)* et seulement quand je l'interroge. — Toi, là-bas, dis : que prends-tu ? Répondez bien.

SIXIÈME DÉMON. — Sa coupe. Je m'appelle colère ou démence : il me trouvera quand il cherchera l'ivresse.

PREMIER DÉMON. — C'est bien. Et toi ?

CINQUIÈME DÉMON. — Moi, sa couche — et je m'appelle luxure ; c'est moi qui serai là quand il cherchera le sommeil.

PREMIER DÉMON, à un autre. — Tu t'appelles !

QUATRIÈME DÉMON. — La peur — et je m'assierai sur son trône, où je ferai trembler ses espérances comme la flamme d'un cierge sous mon souffle ; et je m'appelle aussi le doute, quand je lui soufflerai ce qu'il prendra pour des conseils.

PREMIER DÉMON. — Toi ?

TROISIÈME DÉMON. — Moi, je prends son sceptre. Il sera pesant à ses mains et pesant sur les épaules des autres, quand il s'en servira pour frapper ; mais fragile et tremblotant comme un roseau, quand il s'en servira pour y appuyer sa faiblesse. Je m'appellerai domination.

UN AUTRE, sur un signe du premier. — Moi sa pourpre, et je m'appelle vanité ; car il sera tout nu sous sa pourpre ; et quand le vent soufflera, il grelottera sous la pourpre ; et quand il fera chaud, je m'appellerai indécence.

PREMIER DÉMON. — Moi, je prends sa couronne — et je m'appelle Légion. — Et maintenant Ah ! chers amis ! nous pouvons rire. Allons ! qu'on me passe ma couronne ! qu'on relève ma pourpre qui traîne ! qu'on soutienne mon javelot et qu'on porte devant moi cette coupe, pour voir comme un roi court après — court après, avec toute sa gloire !

(Il s'affuble des vêtements du roi laissés sur le trône ; tous ensemble forment un cortège grotesque.)

Le roi bouge ! Attention ! — Le jour vient ! — Vite ! à nos postes ! Disparaissons ! !

(Ils reposent les vêtements du roi à leur place sur le trône et disparaissent comme s'ils rentraient dans l'intérieur du trône. Le roi Saül avance lentement.)

SCÈNE II

SAUL. — Je suis pourtant le roi Saül — mais il reste un point, passé lequel je ne parviens plus à savoir. Il y eut un temps où Dieu me répondait : mais alors il est vrai que je l'interrogeais très peu. Chaque matin, le prêtre me disait ce que je devais faire : c'était tout l'avenir ; et je le connaissais. L'avenir, c'est moi qui le faisais. — Les Philistins sont venus ; je me suis inquiété ; j'ai voulu interroger moi-même ; et, dès lors, Dieu s'est tu. Comment voulait-il donc que j'agisse ? pour agir bien, il faut connaître l'avenir. — J'ai commencé de le découvrir dans les astres ; depuis vingt nuits, j'ai patiemment regardé. Je n'ai rien vu touchant les Philistins... mais peu m'importe ! j'ai découvert ceci, qui m'a vieilli : Jonathan, mon fils Jonathan, n'est pas celui qui me succédera sur le trône, et ma race ici finira. Mais celui qui prendra ma place, voilà ce que je ne peux parvenir à savoir — et depuis vingt nuits j'interroge ; et même cette nuit, j'ai tâché de nouveau des prières. Les nuits sont trop courtes, l'été ; il fait si chaud que rien autour de moi ne peut dormir, rien que mon échanson fatigué ; j'ai besoin du sommeil des autres ; je suis constamment dérangé. Le moindre bruit, le moindre parfum me réclame ; mes sens sont ouverts au dehors et rien de doux ne passe inaperçu de moi.

Cette nuit, mes serviteurs, sur mes ordres, sont allés tuer les sorciers — ah ! tous les sorciers d'Israël. Ce secret, il ne faut qu'aucun autre que moi le sache. Et quand je serai seul à savoir l'avenir, je

crois que je pourrai le changer. Ils sont morts, à présent ; je le sais : j'ai senti, vers minuit, mon secret soudain se gonfler, maintenant connu de moi seul, comme prendre en mon cœur une place plus grande — et m'oppresser. Je le possède !

Allons ! voici le jour. Que tout dans le palais s'éveille ! Moi, je vais dormir un instant. — J'ai composé cette nuit quelques cantiques que je veux porter au grand prêtre ; qu'il les chante et les fasse chanter partout dans le royaume.

(Il se revêt de la pourpre, pose la couronne sur sa tête, prend le sceptre et sort en disant :)

Allons ! je suis encore Saül — et j'ai des serviteurs en grand nombre.

SCÈNE III

DEUX SERVITEURS arrivent avec des balais sur l'épaule.

PREMIER SERVITEUR. — Eh bien ! tu l'as vu ?

DEUXIÈME SERVITEUR (JOHEL). — Qui ?

PREMIER SERVITEUR. — Le roi.

DEUXIÈME SERVITEUR (JOHEL). — Le roi ?

PREMIER SERVITEUR. — Eh ! oui ! Voilà trois nuits qu'on le retrouve. Il se sauve quand nous arrivons sur la terrasse.

Je ne sais pas ce qu'il peut bien y faire, mais maigre comme il est, ce n'est à coup sûr pas des prières.

(Ils balaient la salle, puis soulèvent un vaste rideau de gauche. Le jour du dehors entre.)

DEUXIÈME SERVITEUR, aperçoit l'échanson endormi. — Tiens Saki ! — Eh ! l'échanson ! C'est pas là un endroit pour dormir. Allons ! houst ! qu'est-ce que tu fais là, mon garçon ?

SAKI, s'éveille. — Le roi...

PREMIER SERVITEUR, fait mine de le balayer. — Le roi ! C'est moi ; le roi des balayeurs ! *(Saki se lève)* Oui ! Parlons-en du roi. Une fière noce qu'il vient faire ici sur la terrasse ! hein ?

DEUXIÈME SERVITEUR (JOHEL). — Tais-toi donc, imbécile !... Dis-moi, petit, le roi a passé la nuit ici ?

SAKI. — Oui.

JOHEL. — Toute la nuit ?

SAKI. — Oui.

JOHEL. — Toute la nuit — et toutes les nuits ?

SAKI. — Depuis plus de dix jours.

JOHEL. — Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

SAKI. — Je lui verse à boire.

PREMIER SERVITEUR. — Et lui, qu'est-ce qu'il fait ?

SAKI. — Il boit.

PREMIER SERVITEUR. — C'est dégoûtant, pourtant, un roi, de se griser.

SAKI. — Saül ne se grise pas.

PREMIER SERVITEUR, ricanant. — C'est que tu ne verses pas comme il faut.

JOHEL. — Tais-toi donc, imbécile ! — Alors quoi ? petit ; parle. Qu'est-ce que fait le roi, ici, toute la nuit ?

SAKI. — Il dit qu'il voudrait se griser, mais qu'il ne peut pas, et que le vin n'est pas assez

fort ; alors, il regarde le ciel et parle comme s'il était seul.

JOHEL. — Qu'est-ce qu'il dit ?

SAKI. — Je ne sais pas : on voit seulement qu'il est très tourmenté. Quelquefois, il se met à genoux comme pour prier, mais alors il ne dit plus rien du tout. Hier, il m'a demandé si je savais prier ; j'ai dit que oui, alors il m'a dit de prier pour les prophètes ; j'ai cru qu'il plaisantait et j'ai dit que c'était aux prophètes de prier pour nous ; alors il a dit qu'il fallait prier avant d'être prophète, parce qu'après on ne pouvait plus y arriver ; — et puis d'autres choses encore que je n'ai pas bien comprises, mais qui le faisaient rire et pleurer.

JOHEL. — Et après ?

SAKI. — Il me dit que je dois être fatigué et qu'il faut que je dorme.

JOHEL. — Et tu t'endors ?

SAKI. — Et je m'endors.

(Pause.)

JOHEL. — Tu aimes le roi, petit ?

SAKI. — Oui, j'aime le roi ; beaucoup.

JOHEL. — Tant pis.

SAKI. — Pourquoi, tant pis ?

JOHEL. — Tant pis, tant pis !

SAKI. — Oui, j'aime le roi ; il est très bon pour moi ; il veut que je boive un peu dans sa coupe et sourit doucement quand je trouve le vin trop fort. Il me parle ; il dit qu'il n'est heureux que la nuit, mais que même la nuit les soucis du jour le tourmentent. Il dit qu'il était heureux quand il était jeune et qu'il n'a pas toujours été roi.

PREMIER SERVITEUR. — Parbleu !

SAKI. — C'est vrai qu'il n'a pas toujours été roi ?

PREMIER SERVITEUR. — Il a gardé les chèvres, comme nous.

SAKI. — C'est donc vrai ce qu'il me raconte, qu'une fois il a couru très loin dans le désert, vingt jours et vingt nuits, pour chercher des ânesses qui s'étaient égarées ; je croyais aussi qu'il plaisantait, car il disait que le moment où il avait été le plus heureux, c'est quand il cherchait ses ânesses dans le désert — mais que ces ânesses, il ne les a jamais retrouvées. Il dit aussi que, quand il était jeune, il était très beau — le plus beau des enfants d'Israël, qu'il me dit... Il est encore très beau, n'est-ce pas, le roi Saül ?

PREMIER SERVITEUR. — Un peu fatigué, le roi Saül — s'il continue comme ça à se piquer le nez toutes les nuits sous les étoiles...

JOHEL. — Tais-toi donc, imbécile ! — Va te coucher, petit ; après des nuits pareilles, le matin n'est bon qu'à dormir... *(A part)* Rien à faire avec ce petit.

(Saki va s'éloigner ; le premier serviteur lui arrache la cruche des mains.)

PREMIER SERVITEUR. — Eh ! laisse donc cela, voyons ! — Tu ne vas pas dormir avec la cruche !... *(Saki attend)* Allons ! Adieu ! Adieu !

SCÈNE IV

LES DEUX SERVITEURS

PREMIER SERVITEUR, il boit. — Il est fou.

JOHEL. — Qui ?

PREMIER SERVITEUR. — Le roi. Il est fou ! *(Il boit)*. Il est fou ! — Vois-tu, je veux bien qu'on reste toute la nuit à boire de ce vin-là ; ou bien qu'on fasse des prières si on a quelque chose sur le cœur qui ne passe pas ; ou bien qu'on regarde le ciel pour savoir le temps qu'il fera demain... mais tout ça à la fois ! ! *(Il boit)* — Il est fou ! *(Il boit)*.

JOHEL, absorbé. — Tais-toi donc, imbécile ! — *(A part)*... Il est trop jeune et simple — avec lui, on ne pourra rien savoir.

PREMIER SERVITEUR. — Tiens ! Le grand prêtre !... C'est quand le roi va se coucher qu'il se lève.

SCÈNE V

LES DEUX SERVITEURS, le GRAND PRÊTRE, puis la REINE.

LE GRAND PRÊTRE, au premier serviteur. — Va balayer plus loin.

(Le premier serviteur sort.)

Eh bien, Johel ! As-tu vu le roi ? A-t-il parlé de lui ? Que sais-tu ? Que sais-tu ? Raconte. Je suis venu dès l'aurore parce qu'il faudrait, avant qu'il ait revu les messagers, savoir à quoi s'en tenir et pouvoir faire face à de nouvelles résolutions. Déjà les messagers sont de retour ; leur œuvre abominable est faite ; et les clameurs du peuple ont réveillé le roi, si tant est qu'il dormît encore.

JOHEL. — Non pas encore, mais déjà. — Toutes ces nuits, depuis bientôt longtemps, le roi veille sur la terrasse.

LE GRAND PRÊTRE. — Aux belles étoiles. Tiens ! Tiens !... Seul ?

JOHEL. — Oui... Non : avec l'échanson.

LE GRAND PRÊTRE. — Le petit... Parle-t-il? — Allons, dis : que sais-tu ?

JOHEL. — Vous questionnez trop vite ; et puis je ne sais rien.

LE GRAND PRÊTRE. — Que dit le petit ?

JOHEL. — Rien qui vaille.

LE GRAND PRÊTRE. — Il est trop jeune. — Le roi s'enivre ?

JOHEL. — Il dit qu'il ne peut pas se griser.

LE GRAND PRÊTRE. — Nous chercherons donc autre chose.

JOHEL. — La reine !

(La reine entre.)

LE GRAND PRÊTRE, vers elle. — Rien encore, Madame, toujours rien.

(Silence, puis :)

LA REINE, au serviteur. — Il parle à l'échanson ?

JOHEL. — Non ; à lui-même...

LA REINE. — Et... ce qu'il dit ?

JOHEL. — Le petit ne sait rien répéter.

LE GRAND PRÊTRE. — C'est que je craignais, Madame ; il est trop jeune.

LA REINE. — Il faudra trouver quelqu'un d'autre.

(Le serviteur fait mine de sortir. Le grand prêtre le rappelle.)

LE GRAND PRÊTRE. — Johel !... encore... Que dit Saki du roi ?

JOHEL. — Qu'il l'aime.

LE GRAND PRÊTRE, vers la reine. — Puis, voyez : il se l'est attaché.

(Johel sort.)

SCÈNE VI

LE GRAND PRÊTRE ET LA REINE

LE GRAND PRÊTRE. — Plus de doutes, Madame : le roi tient un secret. Il cherche à lire dans les astres. Et s'il fait tuer les sorciers, c'est, je pense, parce qu'ayant lu, il veut être seul à connaître... La reine sait sans doute que Saül passe à présent ses nuits sur la terrasse?...

LA REINE. — Eh ! Nabal ! comment le saurais-je ? *(Le grand prêtre sourit)* Oh ! depuis si longtemps Saül s'est retiré... Nabal ! aujourd'hui mon inquiétude augmente et je te parlerai plus longuement. Nabal ! Saül ne m'a jamais aimée. Il fit semblant, quand il m'eut épousée, d'incliner vers moi quelque flamme ; mais ce fut une peu durable contrainte... et tu n'as pas idée, Nabal, de la froideur de ses embrassements ! Dès que je fus enceinte, ils cessèrent. Je pus craindre un instant d'être jalouse, mais je craignais à tort : ce n'était rien. Je sais, je sais qu'il prit des concubines ; mais à présent il les a toutes répudiées — et puis, Nabal, te le dirai-je ? — Jonathan, Jonathan seul est de lui. Il tomba de mon sein avant terme et comme un fruit encore vert qui se flétrira sans mûrir. La honte d'un rejeton si chétif ne s'est en moi que bien lentement endormie. Tôt sevré, je voulus ne confier sa faiblesse

qu'à des hommes, pensant longtemps qu'à vivre au milieu des guerriers s'exalterait un peu son courage... A peine donc, s'il me connaît. Je suis la reine et non sa mère. Il me craint, il ne m'aime pas. J'ai mis du temps, je te l'avoue, à étouffer chaque entraînement de mon cœur, avant de m'occuper comme aujourd'hui, toute entière, aux difficiles questions du royaume. Saül se trouve heureux de ne m'aider en rien ; sa négligence est incroyable ; pourtant il est toujours préoccupé. — Nabal ! Nabal ! que j'ai souffert d'abord, de revoir le souci de son front sur celui de son fils débile. Je le suivais parfois errant dans les jardins, dans l'ombre des couloirs du palais ; jamais je ne l'ai vu sourire ; — et ma haine se retournait contre Saül, de ce qu'à travers moi il eût ainsi créé une piteuse postérité à sa hideuse ressemblance.

LE GRAND PRÊTRE. — Pourtant, Saül était très beau.

LA REINE. — Jonathan aussi est très beau... Je sais. — Je sais, — sa faiblesse n'est pas sans grâce ; — mais je hais sa faiblesse, Nabal ; je le hais ; je le hais ! je le hais !

Mais est-ce donc pour te parler de lui que je t'ai dérangé de ton culte ! — Écoute : ce n'est point que l'inquiétude du roi me tourmente ; j'aime à le savoir occupé. Les soucis d'amour sont plus durs, plus usants que ceux du royaume ; ceux-ci me désoccupent de ceux-là. J'aime aussi sentir ma puissance ; le roi d'ailleurs ne revendiquait rien. Tout allait bien : Le Dieu d'Israël élargi prospérait aussi de mes ordres. Et maintenant, Nabal.....

LE GRAND PRÊTRE. — Et maintenant... !

LA REINE. — Nous le tenions si bien, Nabal.

LE GRAND PRÊTRE. — Oui, mais depuis un mois il nous a complètement échappé.

LA REINE. — Il me semble que je ne peux rien tant que je ne sais pas ce qu'il pense. Les Philistins sont là, ils attendent. Saül seul peut donner un ordre ; mais moi je commandais sa volonté. Je pouvais tout à travers lui. Il écoutait du moins ce que je lui disais par ta bouche. Mais, maintenant, comme tu dis, il échappe ; et pendant que les Philistins aux portes, sans avancer ni reculer, s'amusent de l'inertie de nos hommes, lui les voit du haut des terrasses et semble s'occuper d'autre chose.

LE GRAND PRÊTRE. — Les Philistins s'amusent, il est vrai ; — et même, pour rire plus de nous, ils ont inventé quelque chose : c'est un homme hideux, nommé Goliath, qui dépasse les plus grands de la tête. Depuis quatre jours, on entend au matin une sonnerie de trompette ; c'est un petit soldat qui précède le grand et qui le long des rangs de notre armée se promène. Goliath appelle en défi quiconque veut bien le combattre et propose par ce jeu singulier de décider de la bataille. Notre armée le regarde, se tait et personne ne se propose, de sorte que chaque matin, l'arrogance du géant est plus grande, son défi plus moqueur et l'insulte qu'il y mêle outrageante. Bientôt il se regardera comme ayant déjà la victoire ; une victoire sans combat, une victoire à l'amiable ! — Nos soldats même ne se prennent plus au sérieux ; c'est un jeu que cette guerre ; on en rit ; un commerce s'établit entre les deux peuples qui, sitôt passé le défi du matin, rompent les limites des camps, se fréquentent et fusionnent ; ils échangent des instruments, des dieux, des amours, des marchan-

dises ; Saül continue son silence et le dur Israël se laisse peu à peu pénétrer.

LA REINE. — Ce géant, tu dis qu'il s'appelle... ?

LE GRAND PRÊTRE. — Goliath !

LA REINE. — Contre lui, tu ne connais personne ?

LE GRAND PRÊTRE. — Personne encore.

LA REINE. — Et pour remplacer l'échanson ?

LE GRAND PRÊTRE. — Le barbier s'en occupe. Mais pourquoi remplacer ? Le roi soupçonnerait quelque chose ; il s'est attaché au petit. Il faut créer un nouveau poste ; un chanteur, un joueur de guitare, que sais-je ?

LA REINE. — Mais lui faire accepter, qui s'en charge ? — Il se défie de nous et n'admet plus un étranger en sa présence... Il faut que Jonas le barbier le travaille ; il sait prendre Saül ; il le prépare et le roi lui permet d'être écouté.

LE GRAND PRÊTRE. — Viendra-t-il ?

LA REINE. — Avec Saül tantôt.

LE GRAND PRÊTRE. — Les voici tous les deux.

SCÈNE VII

PRÉCÉDENTS — SAUL ET LE BARBIER JONAS, DES GARDES, puis JONATHAN, puis LES MESSAGERS.

LA REINE, s'empresse. — Seigneur Saül, comment avez-vous passé cette nuit ? Vous êtes bien pâle ; comme si l'éclat de la lune était encore sur

votre front. Croyez-moi, vous avez tort de demeurer ainsi la nuit sur la terrasse. *(Saül fait un geste)* On dit les pleines lunes de l'été pernicieuses à nos pensées. Depuis que vous veillez ainsi, le souci semble avoir fait de votre front sa demeure.

SAUL. — Oh ! laissez-moi, Madame ! C'est depuis que le souci habite mon front que je veille ainsi. *(Des gardes sont entrés. Aux gardes)* Eh bien ! ces messagers ?

PREMIER GARDE. — Ils attendent que le roi les appelle.

SAUL. — Où sont-ils ?

PREMIER GARDE. — Dans la cour.

SAUL. — Avec le peuple ! *(A part)* J'aurais dû faire cela secrètement.

LA REINE, s'approche. — Seigneur Saül, est-ce donc vrai ce qu'on raconte dans le palais ? Vous auriez fait mourir les prophètes ?

SAUL. — Pas les prophètes, Madame ; les sorciers. Vous savez bien que Dieu ne peut pas les souffrir.

LA REINE. — Alors qui maintenant nous dira l'avenir ?

SAUL, criant. — Le roi. *(Au garde)* Allons ! qu'on les appelle !

(Le garde sort par la gauche. Jonathan arrive par la droite.)

SAUL, l'apercevant. — Ça ! Prince Jonathan. Bonjour. Je suis heureux de vous voir près de nous à cette heure. Vous verrez comme il faut qu'on gouverne. Il est temps que vous appreniez. Venez là.

(Jonathan à gauche du roi. La reine à droite.)

LA REINE, se penchant. — Encore trois cheveux blancs, mon Seigneur ! — Barbier vous soignez mal le roi. Vous le recoifferez dès après la séance. — Ses traits sont fatigués aussi, et sa barbe imparfaite...

(Ce disant, elle s'approche du barbier. Le Garde rentre.)

LE GARDE. — Seigneur, les messagers sont là.

LE ROI. — Qu'ils entrent.

(Pendant l'entrée des messagers, la reine près du barbier, à voix basse.)

LA REINE. — Eh bien ?

LE BARBIER. — Eh bien ! Madame, j'ai trouvé. C'est.....

LA REINE. — Parle vite.....

(Leurs voix sont couvertes.)

LE ROI. — Éliphas. C'est à toi que j'avais confié la liste.

ÉLIPHAS, un des messagers. — La voici.

(Il la tend et tandis que le roi l'examine :)

LA REINE, au barbier. — David, dis-tu ?

LE BARBIER. — David, Bethléemite...

LE ROI, lisant. — Deux à Rama ; à Keila, l'évocateur ; trois sur la montagne de Béthel et quatre sur celle de Guilboa ; à la citerne de Secou, un expliqueur de songes ; à Micmasch.....

(Il continue à lire à voix basse. — La reine s'est approchée du grand prêtre et quand baisse la voix du roi, on entend celle de la reine.)

LA REINE, au grand prêtre, comme continuant. — David.

LE GRAND PRÊTRE. — David ?

LA REINE. — Fils d'Isaï, oui, de Bethléem. Va vite et fais-le chercher dans le camp.

(Le grand prêtre sort.)

LE ROI. — Alors, dites : c'est vrai ; vous les avez frappés par derrière, ou, si c'est par devant, c'est parce qu'ils étaient endormis ? Ils n'ont donc pu vous voir. Ils n'ont rien dit ? *(Jonathan chancelle)* Mais Jonathan... Eh quoi ! vous chancelez?

JONATHAN. — Eh non ! mon père. Nous gouvernons.

SAUL. — Appuyez-vous sur moi ; voyons ! — Soyez solide... Et je ne puis le demander à tous : (je suis trop fatigué ce matin) ils n'ont rien dit ?... Ah ! je vous avais dit d'arracher à chacun la langue...

ÉLIPHAS. — Nous les avons.

SAUL, vers Jonathan. — Il en est qui parlent après la mort.

(Jonathan s'évanouit.)

SAUL. — Allons ! le voilà qui défaille ! — Ah ! *(geste de colère)* Madame, enlevez-le. — Fi ! c'est comme une femme. — Il est cause que je les interroge très mal... Alors, c'est entendu, n'est-ce pas ? (Je suis décidément très las). — Tous y sont. Tous... et aucun n'a parlé. — Si peut-être un de vous avait appris, qu'il prenne garde... Mais, en vérité, chacun de vous, fidèles serviteurs, aura sa récompense.

(En parlant, le roi passe plusieurs fois la main sur son front, dont il retire la couronne. Il se lève et se dirige vers la porte. Les serviteurs et messagers sortent. Le premier garde et le barbier sont restés un instant seuls.)

LE GARDE. — Mais qu'a le roi ? Il est malade ?

LE BARBIER. — Laisse, laisse ; — je vais le soigner.

LE GARDE. — Mais.....

(Le roi rentre. Voyant que les messagers sont sortis, il fait signe au garde et, mystérieusement :)

SAUL. — Tu feras tuer ces messagers..

(Le garde s'éloigne.)

SCÈNE VIII

LE BARBIER, LE ROI, puis LA REINE

LE BARBIER, au roi qui s'écarte. — Que votre Majesté me permette... un simple rafraîchissement — une friction... oh ! oh ! de loin déjà j'apercevais cette ride... deux caresses de cet onguent et il n'y paraîtra plus rien.

(Ce disant, il sort des instruments de sa pochette et installe le roi sur une chaise à droite.)

Et voici les cheveux que la reine signalait tout à l'heure. — Ah ! c'est vrai qu'ils sont d'un beau blanc ; mais les autres sont d'un beau noir ; et Sa Majesté n'a pas l'âge... C'est une merveille de conservation que Sa Majesté ! *(Geste de Saül)* Malgré tous les soucis du royaume *(nouveau geste ; le barbier qui place du kohl sous les yeux)* attention !... Conserver sa beauté... N'importe ! On s'est un peu fatigué ces derniers temps.

SAUL. — Je ne me...

LE BARBIER. — Non ! non ! ne bougez pas

les lèvres... j'ai fait là une petite erreur dans la barbe... Ah ! je voulais prévenir son Altesse ; j'ai pu préparer (c'est une invention) une nouvelle espèce de sorbets... à l'anis... oui, l'anis ! qui est très particulièrement rafraîchissante, et qui grise ! Ah !... Quand la soif de Sa Majesté me fera la faveur d'ordonner... Et j'allais oublier ! !... Quelle distraction !

(La reine entre doucement par derrière.)

Le petit chanteur que j'avais annoncé...

SAUL. — Tu n'as rien annoncé du tout.

LE BARBIER. — Rien annoncé du tout ?... Où donc avais-je la tête. Un chanteur merveilleux, Sire... qui chante en s'accompagnant sur la harpe lui-même.

LE ROI. — Eh bien ?

LE BARBIER. — Eh bien, je l'ai trouvé ! — *(Insinuant)* Il est là.

LE ROI. — Mais qui t'a demandé ?...

LE BARBIER. — Mais Son Altesse, Son Altesse... l'autre jour, en sortant du bain, elle s'est écriée : Ah ! si seulement un peu de musique !... Mais c'est qu'elle est trop fatiguée maintenant ; — elle ne se souvient pas.

SAUL. — Eh ! laisse-moi tranquille avec ton joueur de harpe ! — Je ne veux personne, entends-tu, personne auprès de moi. — Apporte seulement tes sorbets, car j'ai soif.

LA REINE, qui s'est approchée. — Que ne l'écoutez-vous, cher époux ? un gentil joueur de guitare ! Cher époux de mon cœur ; un joueur de lyre pour charmer un peu votre ennui...

SAUL. — Tiens ! Madame la Reine ! — Du

moment qu'elle le propose, c'est que cela doit m'être mauvais.

LA REINE. — J'ai déjà remarqué que la musique et même les fanfares guerrières produisent l'effet le meilleur sur vos facultés affaiblies...

SAUL, à part. — Cette femme me déteste.

LA REINE. — Souvent l'esprit, distrait de son inquiétude, à la suite d'un chant de harpe, s'abandonne aisément au sommeil...

SAUL, à part. — Je la hais.

(Il se lève.)

LA REINE. — Ou, se délivrant de ce qu'il a d'impur, rejette en des paroles égarées ce qui...

SAUL. — Taisez-vous donc, Madame ! je vous ai très suffisamment entendue.

(Il sort.)

SCÈNE IX

LA REINE, LE BARBIER

LA REINE. — Eh bien ! barbier !

LE BARBIER. — Que voulez-vous, Madame, il faut y renoncer.

LA REINE. — Quoi ! tu te décourages ? Bah ! Essayons toujours ; le roi ne sait jamais ce qu'il désire. Attendons qu'il l'ait vu.

LE BARBIER. — Le voilà.

(Arrivent en causant David et le grand prêtre.)

SCÈNE X

PRÉCÉDENTS — puis LE GRAND PRÊTRE ET DAVID

LA REINE. — Il est bien beau.

LE GRAND PRÊTRE, à la cantonnade. — Combattre Goliath !... quelle plaisanterie ! *(Ils entrent)* Croiriez-vous, Madame, que cet enfant voulait...

LA REINE. — J'entends. — Mais il est bien trop jeune.

LE BARBIER. — C'est lui.

LA REINE. — Tais-toi. *(le barbier sort)* C'est vous qui êtes David ? David de Béthléem. Daoud, comme il en est qui disent.

DAVID, avec intention. — David — oui, Madame.

LA REINE. — Je vous cherchais, David.

DAVID. — Je vous cherchais, Madame.

LA REINE, irritée. — David ! — Et pourquoi, David, me cherchiez-vous ?

DAVID. — Pour vous demander de me laisser combattre.

LA REINE. — Le géant ! — C'est donc sérieux ?

DAVID. — Quoi, Madame ? Le défi du géant ?

LA REINE. — Le vôtre, David.

DAVID. — En doutez-vous ?

LA REINE, le regarde longuement. — Non. — Mais vous êtes un enfant, David. Un véritable enfant ! — de quel âge ?

DAVID. — J'ai dix-sept ans.

LA REINE. — Dix-sept ans ! — Et tu sais le métier des armes ?

DAVID. — Non. J'ai vécu jusqu'à présent dans les montagnes. Je suis berger. Mais si je n'ai pas combattu les hommes, j'ai combattu les ours lorsqu'ils attaquaient mon troupeau ; — les ours et quelquefois les lions.

LA REINE, vers le grand prêtre. — C'est vrai qu'il a l'air fort. — Pourtant c'est dans le camp qu'on t'a trouvé, dis ? — Comment as-tu quitté Bethléem ?

DAVID. — Oh ! depuis peu de jours et pour peu. J'allais seulement voir mes frères et leur porter de la part de mon père des gâteaux au miel qu'il avait préparés pour eux. Je suis plus jeune qu'eux. Eux, sont dans votre armée ; mais, dans votre armée, il n'y a personne qui veuille combattre. Tous ont peur. Et tous ont ri de moi, quand j'ai parlé d'aller contre Goliath. Ils n'ont pas voulu me laisser ; *(avec colère)* et même mes frères m'ont dit des insultes. C'est pourquoi j'ai voulu vous trouver.

LA REINE. — Je ne ris pas de toi, noble David.

DAVID. — Et vous me laisseriez ?

LA REINE. — Attends encore.

LE GRAND PRÊTRE. — Quoi ! vous voulez, Madame ?...

LA REINE. — Essayons. Il me plaît. Nabal, aurons-nous une armure ?

LE GRAND PRÊTRE, souriant. — Celle du roi, Madame. Elle ne fait plus rien.

LA REINE. — Le prince Jonathan ne peut pas la mettre.

LE GRAND PRÊRTE. — Oui ; mais David est plus fort.

LA REINE. — Fais-la chercher.

(Suivant des yeux le serviteur qui sort :)

Qui donc vient de passer sur la terrasse ? — N'est-ce point le prince Jonathan ? — Appelez-le.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS — JONATHAN

LA REINE, à David. — C'est Jonathan, mon fils, que tu vas aimer comme un frère. N'est-ce pas, Jonathan ? — Allons, enfants, embrassez-vous. *(Au grand prêtre)* Voyez s'ils sont charmants ainsi. — Quoi, prince Jonathan, vous souriez ! Je ne vous avais jamais vu sourire.

JONATHAN. — C'est à David que je souris, Madame.

LA REINE. — Je pense bien. — Il va combattre.

JONATHAN. — Goliath ! C'est vrai, David ?

(On apporte l'armure.)

LA REINE. — Et voici l'armure du roi.

DAVID prend le casque et le met un instant sur sa tête ; il soupèse l'armure. — Non ! Je combattrai comme je suis.

LA REINE. — Mais c'est une folie, David.

DAVID. — Excusez-moi, Madame ; tout ce poids me protégerait moins qu'il ne gênerait mon courage. Je ne crains rien, sachant que le Dieu

d'Israël me protège. J'irai comme je suis ; avec ma fronde, dont je sais me servir habilement.

(Le serviteur qui avait apporté les armes et qui était resté là, les remporte.

La reine et le grand prêtre se regardent.)

LE GRAND PRÊTRE. — Madame, laissons-le. — Il semble bien vaillant.

(Ils s'éloignent lentement sans sortir encore. David et Jonathan sont sur le devant de la scène.)

JONATHAN. — David, prenez ma fronde, voulez-vous ?

DAVID, la prend, l'examine et la rend. — Je suis habitué à la mienne. Elle est meilleure.

JONATHAN. — Alors, prenez ces palets.

DAVID, même jeu. — Ils ne sont pas assez aigus.

LA REINE, dans le fond du théâtre. — Allons ! grand prêtre, venez ! — Qu'ils s'arrangent — Laissons-les. Ce sont des enfants.

(Ils sortent.)

JONATHAN. — David, alors que vous donnerai-je ? Pourtant j'aimerais.....

DAVID. — Prince...

JONATHAN. — Ah ! ne m'appelez pas : prince ! — Appelez-moi simplement Jonathan. Personne ici ne m'appelle ainsi, mais toujours : Prince Jonathan ! — Et même mon père et ma mère... J'en suis las.

DAVID. — Mon père et ma mère, à Bethléem, m'appellent Daoud — et au contraire il n'y a qu'eux.

JONATHAN. — Alors, moi, comment vous nommerai-je ?

DAVID. — Comme eux : Daoud aussi. Vous le voulez bien, Jonathan ?

JONATHAN. — Allez vaincre, Daoud ! Du haut de la terrasse, je vous verrai.

ACTE II

Même décor qu'au premier acte, mais pleine lumière. Tous les rideaux de gauche sont relevés. Des gens circulent, formant des groupes animés. Johel entre avec le barbier par la droite.

SCÈNE I

GROUPE D'HOMMES

PREMIER HOMME. — Je te dis que c'est pour voir ses frères.

DEUXIÈME HOMME. — Non, c'est pour combattre les Philistins.

TROISIÈME HOMME. — Allons ! donc ! Est-ce qu'il pouvait savoir, à Béthléem ? C'est la reine qui l'a envoyé combattre.

QUATRIÈME HOMME. — Oui, quand elle l'a vu ; mais ça n'explique pas comment il est entré dans le palais.

DEUXIÈME HOMME. — Il est entré dans le palais ?

QUATRIÈME HOMME. — Ni comment il a parlé à la reine.

PREMIER HOMME. — Il a parlé avec la reine !

(Un autre arrive.)

CINQUIÈME HOMME. — Laissez donc ! il

ne serait pas venu près du roi, si la reine n'avait pas cherché un joueur de harpe.

(Un autre arrive.)

SIXIÈME HOMME. — Il ne serait pas venu près de la reine si le roi n'avait pas eu de secret.

DEUXIÈME HOMME. — Ah ! le secret du roi ! ! — Tu veux savoir le secret du roi ?

(Il se penche vers le premier homme et lui parle à l'oreille.)

PREMIER HOMME, s'esclaffe, — au troisième homme. — Tu veux savoir le secret du roi ?

(Il lui parle à l'oreille, le troisième s'esclaffe.) Qui veut savoir le secret du roi ?

TROISIÈME HOMME. — Dix drachmes pour le secret du roi !

(Un autre s'est approché pendant les derniers mots.)

SEPTIÈME HOMME. — Eh bien ! moi, j'ai un secret, comme le roi ! *(On se groupe autour de lui)* C'est que, avant de mourir, le grand Samuel est allé à Bethléem ; il a fait venir le petit David près de lui et, dans une petite cour où ne l'a vu presque personne, il a pris de l'huile et il l'a oint — comme il avait fait pour Saül... C'est trente drachmes.

(Johel et le barbier se sont approchés.)

JOHEL. — Un secret qui pourrait bien valoir plus, vieux indiscret.

SEPTIÈME HOMME. — Combien ?

JOHEL. — Ta tête, espèce de drôle ! — Fais bien attention que personne...

(Les uns et les autres s'écartent puis disparaissent.)

SEPTIÈME HOMME. — Ah ! qu'on est mal récompensé de sa confiance !

SCÈNE II

JOHEL ET LE BARBIER

JOHEL. — Le roi sait cela ?

LE BARBIER. — Certainement non. — Et la reine ?

JOHEL, intimidant. — Barbier ! fais attention...

LE BARBIER, même jeu. — Johel ! prends garde...

JOHEL, se ravisant et comme pris d'une subite sympathie. — Ce cher barbier !

LE BARBIER, même jeu. — Cet excellent Johel !...

(Ils se prennent par le bras pour sortir. Cris au dehors.)

Mais, tous ces cris...

JOHEL. — C'est l'escorte de David qui passe.

(D'autres gens avec eux se précipitent. On entend grossir les cris sous la terrasse.)

LE BARBIER. — Descendons vite.

(JONATHAN et SAKI se dirigent vers la terrasse.)

SCÈNE III

JONATHAN ET SAKI

SAKI. — Non, prince — par ici — vous verrez mieux.

JONATHAN. — Alors, Saki, raconte encore... tout seul ! avec sa simple fronde ! — Tu l'as bien vu ! ah ! qu'il avait l'air glorieux ! — C'est mon ami, tu sais... *(Paraît Saül)* Mais viens, voici mon père...

(La scène se vide.)

SCÈNE IV

SAUL

(La scène à l'entrée de Saül s'est vidée.)

J'obtiens la solitude ! — mais c'est parce qu'on me fuit ! Allons ! ce conquérant... qu'on me l'amène. Je suis irrité contre lui. — Je suis fort irrité contre tous ! — Ce peuple criard m'importune. De telles acclamations — qu'on me dérobe — pour un triomphe accidentel ! — ils ne les faisaient pas pour moi, lors de mes difficiles victoires... Ah ! Madame la Reine, vous choisissez vos gens ! — Un enfant, m'a-t-on dit... quoi ? pour me rassurer ? — Qui donc lui conféra le droit de vaincre ? ! — Vous, peut-être ! Moi, pas.

(Il parle en marchant et continue de marcher pendant le début de la scène suivante. Des gardes paraissent à la porte de gauche.)

SCÈNE V

SAUL, DAVID, DES GARDES

SAUL. — Allons ! qu'on me l'amène. Eh ! mais, c'est un berger, ce conquérant ! C'est vrai qu'il est tout jeune. — Ah ! c'est qu'il est terrible-

ment beau. *(Ces trois phrases sont dites à voix de plus en plus basse. Saül, qui arpente la scène, n'a d'abord vu David que de dos. Il s'approche. A voix haute et colère)* Mais ses mains sont encore pleines de sang ! *(Il le regarde de toutes parts.)* Il en est tout taché !... Mais on se purifie d'abord !... Vous, gardes ! ne pouviez-vous donc pas l'avertir ? Rien de sanglant ne doit entrer ici ! *(David fait le geste de sortir)* Non ! qu'il reste ! — Petit tueur de géant, je suis fort irrité contre vous.

(Il marche à grands pas. Après un court silence :)

DAVID. — Pourquoi m'en voulez-vous, roi Saül ? J'ai pu vaincre, il est vrai — mais ce n'était pas contre vous.

SAUL. — Mais qui vous permettait ?

DAVID. — La reine me...

SAUL. — La reine — oui. Apprenez qu'il n'y a pas de reine en Israël. Il n'y a que la femme du roi.

DAVID, après un silence. — Pourquoi vous irriter, Seigneur ? — C'est à vous que je suis dévoué.

SAUL, à part. — Ah ! sa voix tombe sur ma colère comme l'eau du ciel sur la poussière soulevée !... *(A voix haute)* Qu'on me laisse seul... *(David va sortir)* avec lui.

(Les gardes sortent.)

SCÈNE VI

DAVID ET LE ROI

SAUL, continuant à marcher. — J'ai l'air très irrité, n'est-ce pas ? *(David se tait)* Allons, parle ! Ton nom ? Comment t'apelles-tu ?

DAVID. — David.

SAUL. — David... David... Les Moabites, eux, disent : Daoud. — Tu veux bien que je t'appelle Daoud ?

DAVID. — Non.

SAUL. — Non ! — Pourquoi ? Laisse-moi t'appeler... Je veux t'appeler Daoud.

DAVID. — Quelqu'un déjà m'appelle ainsi ; j'ai promis que seul...

SAUL. — Quelqu'un ? — Qui ?

(David se tait.)

SAUL. — Petit berger, je veux savoir. Je suis ton roi.

DAVID. — Votre droit ne va pas plus loin que votre pouvoir.

SAUL. — Que mon pouvoir ! Qu'est-ce que tu fais quand une chèvre de ton troupeau refuse d'obéir.

DAVID. — Je la frappe.

SAUL. — Tu refuses toujours.

DAVID. — Frappez-moi.

SAUL, lève son javelot, puis se ravisant. — Aimes-tu Dieu ?

DAVID. — C'est mon amour pour Lui qui fait ma force.

SAUL. — Es-tu si fort, David?

DAVID. — Il est très fort.

SAUL, après un silence. — Et, maintenant, que vas-tu faire ?

DAVID. — Je rentre à Bethléem, ma patrie.

SAUL. — Non, David — Écoute : Je te veux attacher à ma personne... La reine avait parlé

pour moi d'un joueur de harpe ; — je ne veux pas du sien, mais...

DAVID. — C'était moi.

SAUL, soucieux, puis, se reprenant. — Ah ! — Alors vous savez jouer... Mais voici la reine. Elle vous cherchait peut-être. — Je vous laisse. Je pense que vous aurez à parler.

(Il fait geste de sortir, mais se cache derrière une colonne.)

SCÈNE VII

LA REINE, DAVID, SAUL, caché

(La reine arrive par la droite, causant avec le grand prêtre. — Apercevant David.)

LA REINE, au grand prêtre. — Le voici. Laissez-nous.

(Le grand prêtre sort.)

Ah ! David ! Je vous trouve enfin et, vive Dieu ! couvert de gloire. D'abord, délicieux déjà, je ne voyais en vous qu'un berger, mais, plus beau par votre triomphe, je ne veux plus vous voir qu'en vainqueur. D'où vient votre souci, David ? car vous avez l'air soucieux. Je sais que le roi vous parlait durement tout à l'heure. Est-ce cela ?

DAVID. — Non, Madame ; le roi peu à peu a calmé l'âpreté de ses premières paroles et m'a bientôt parlé très doucement.

LA REINE. — Très longuement aussi ? — Vous étiez restés seuls, n'est-ce pas ?

DAVID. — Oui ; quelque temps.

SAUL, caché. — Ils sont trop loin. Je n'entends rien.

LA REINE. — Vraiment vous auriez tort, David, de vous faire souci de ces choses. L'humeur du roi ne doit pas vous vexer, elle n'a pas grande importance ; elle est revêche et souvent hostile sans cause ; elle varie incessamment.

DAVID. — Mais je ne m'en fais point souci, Madame. Le roi s'est montré bon pour moi.

LA REINE. — J'en suis heureuse, David. Il est vrai que votre beauté ne peut que plaire ; mais la bonté que vous dites, du roi, aidera beaucoup nos affaires. Car je vous veux du bien, David : votre courage de tantôt mérite une autre récompense que les ovations d'un peuple stupide, exalté... Je vois que vous saurez parler au roi, puisque sa triste humeur, en causant avec vous, s'est changée, et... mais d'abord, David, dites : n'oubliez pas que c'est à moi que vous devez cet honneur !...

DAVID. — Et quel honneur, Madame ?

LA REINE. — Être chanteur auprès du roi.

DAVID. — Excusez-moi, Madame, si je savais déjà...

LA REINE. — Ah ! le grand prêtre vous avait dit ?

DAVID. — Non.

LA REINE. — Le barbier ?

DAVID. — ... D'ailleurs le roi lui-même m'a demandé...

LA REINE. — Ah !

DAVID. — Vous en semblez fâchée ?...

LA REINE. — Et pourquoi fâchée ? David, n'est-ce pas pour le mieux au contraire, cette ren-

contre en vous de nos désirs ?... Et vous, qu'avez-vous répondu ?

(Ils se rapprochent du roi.)

DAVID. — C'est alors que vous êtes entrée, et le roi est parti avant que j'aie pu lui répondre.

(Ils se rapprochent encore.)

LA REINE. — Alors... maintenant — répondez.

DAVID. — Mais le roi n'est plus là, Madame.

SAUL, caché. — Bien, courageux David !

LA REINE. — David, votre jeunesse a besoin qu'on l'instruise. Le roi Saül n'a pas l'autorité que vous croyez.

SAUL, caché. — Ah ! Ah !

LA REINE. — Jadis, je sais, c'était un roi plein de sagesse et de courage ; mais à présent sa volonté s'est excédée ; elle a besoin qu'on la dirige et c'est moi qui souvent choisis ses décisions. — Ainsi, l'idée d'avoir un chanteur près de lui, — c'est la mienne ; il l'accepte : et tant mieux puisque ce sera vous, ce chanteur. Mais comprenez aussi, David, que le roi, fatigué de mauvaises pensées, a besoin que je le surveille sans cesse.

SAUL, caché. — Méfiez-vous, Madame.

LA REINE. — Mais il me parle peu ; je suis rarement près de lui... Ses moindres mots, ses moindres gestes, tout ce qui vient de lui, éclairant son état maladif, peut rendre mes soins plus habiles. Tout doit donc m'être rapporté.

DAVID. — Madame !

LA REINE. — David, vous ne pouvez prendre mal mes paroles. Sans mes soins, que vaudrait votre roi ? — Vous m'aiderez. A nous deux nous pourrons parfois essayer d'épuiser ses tristesses.

Vous les saurez plus tôt que moi, me les direz... — et tous les deux... Mais vous ne dites rien... répondez-moi... Ah ! pour un conquérant, vous semblez bien craintif ! et vous baissez les yeux quand c'est moi qui les lève — sur vous — Daoud — plus délicieux ainsi...

(Elle touche sa joue de la main.)

DAVID. — Ah ! Madame ! le roi...

(Saül bondit de derrière la colonne. David s'enfuit.)

SCÈNE VIII

SAUL, LA REINE

SAUL. — Daoud ! ! — Assez ! Madame, assez ! — Vous voyez bien que cet enfant... Mais ne fuis pas, David ! — Je ne te poursuis pas, David, et vois ! ce n'est pas toi que je frappe.

(Il a saisi la reine par les vêtements et les cheveux et la traîne à terre.)

LA REINE. — Jaloux, peut-être ! — Vous ! !

SAUL. — Ah ! ne plaisantez pas, Madame... Jaloux terriblement ! !

(Il la frappe de plusieurs coups de javelot.)

LA REINE. — Détestable Saül ! Je ne te haïssais pas assez, imprudente ! Que tout le poids de ta couronne retombe à présent sur toi seul ! — Renferme ton souci ! protège-le ! Dangereux roi Saül, sois dangereux désormais pour toi-même ! — Ton secret je vais voir si tu sais le cacher aux morts... Je ne le croyais pas si redoutable.

(Elle meurt.)

SAUL, penché sur la reine. — Vous vous trompez, Madame. Le secret que vous cherchez, c'en est un autre...

SCÈNE IX

(La scène représente la chambre de Saül. Elle est mal éclairée par une seule lampe fumeuse. Pas de meubles. A droite un lit. A gauche une fenêtre. A peu près au milieu, une sorte de trône continué de droite et de gauche par des bancs — ou ce qu'on voudra qui permette de s'asseoir tout à côté du trône. Le roi Saül est vêtu comme précédemment de son manteau de pourpre. Il porte la couronne.)

SAUL, allant à la porte, qu'il ferme avec soin. — Ah ! j'attendais la nuit... *(Il tire un rideau par-dessus la porte, se retourne, regarde autour de lui)* Et maintenant que je suis seul...

(Il va s'asseoir.)

LE CHŒUR DES DÉMONS, surgissant, s'est aussitôt, par terre, assis en cercle devant lui. Leur voix se mêle à celle de Saül pour dire : Délibérons !

SAUL, sans les voir encore. — On est plus tranquille ici que sur la terrasse. Et Saki m'a demandé pour ce soir de rester avec Jonathan...

UN DÉMON, achevant la phrase. — ... et David.

SAUL. — Oui. Je préférais d'ailleurs être seul... Les parfums m'y gênaient, là-bas ; et je n'ai plus rien à voir dans les astres ; je n'y vois plus.

PREMIER DÉMON. — S'il commence à parler tout seul, vous savez que ça ne va pas être drôle !

(Il bâille — d'autres s'étirent.)

SAUL, poursuivant. — Les sorciers...

DEUXIÈME DÉMON. — Il va tout comme si nous n'étions pas là.

SAUL. — Peut-être voyaient-ils quelque chose.

TROISIÈME DÉMON. — Il va falloir bientôt nous en mêler.

SAUL. — Que savaient-ils ? J'aurais dû m'en garder quelques-uns.

QUATRIÈME DÉMON. — Il ne nous laisse pas placer un mot.

PREMIER DÉMON. — Patience.!

SAUL, regarde fixement les démons sans les voir. — Car ma pensée ici s'arrête et se fixe, sans que je sache sur quel point.

CINQUIÈME DÉMON. — On pourrait tenter quelques propositions d'essai.

SAUL. — Il semble que je fasse bien attention ; mais je ne sais pas à quoi c'est.

SIXIÈME DÉMON. — Alors c'est que c'est à David.

SAUL. — Ils veulent savoir mon secret ; mais est-ce que je le sais moi-même ? J'en ai plusieurs.

PREMIER DÉMON. — Avec nous, tu sais, ce n'est pas la peine de te gêner.

SAUL. — Je comprends maintenant pourquoi j'aimais si peu la reine. Je pratiquais trop aisément la chasteté dans ma jeunesse. J'ai pratiqué beaucoup de vertus... Ah ! je voulais me féliciter de m'être débarrassé de la reine — étudier les avantages...

SEPTIÈME DÉMON. — On pourrait aussi...

SAUL. — C'est ce que je me disais... supprimer de même le grand prêtre... Il y a plus de questions en Israël qu'il ne sait donner de réponses. Quand

j'interroge, ce n'est plus lui. Il y a plus de réponses dans le ciel que de questions sur les lèvres des hommes.

SEPTIÈME DÉMON. — Mais...

SAUL. — ..... il y a des réponses qui se font attendre.

TROISIÈME DÉMON, ensemble avec le quatrième. — Ou qu'on ne voit pas.

QUATRIÈME DÉMON. — On se les fait.

(Les deux démons se jettent l'un sur l'autre et se battent — mais un instant seulement — et rien dans le cours de la scène n'en est dérangé.)

PREMIER DÉMON. — Ah ! voyons, roi Saül ! cause avec nous !

SAUL. — Il prétend aimer Dieu et que sa force ne vient pas d'autre chose. — Moi, je veux bien l'aimer, Dieu ; — je l'aimais — mais il s'est écarté de moi — pourquoi ?

PREMIER DÉMON. — Pour que nous ayons pu nous approcher.

(Ils rient.)

SAUL. — Mes yeux se ferment de lassitude et de misère.

CINQUIÈME DÉMON. — Tu as besoin de boire un peu.

SAUL. — Vous croyez ? — Non — pas encore — et Saki n'est pas là.

DEUXIÈME DÉMON. — Mais, nous, nous sommes là.

SAUL. — Ah ! fidèles.

DEUXIÈME DÉMON. — Ah bien ! voyons ! vieux Saül ! c'est bien le moins.

TROISIÈME DÉMON. — Roi Saül, on a soif.

SAUL. — Oui, c'est vrai — je vais chercher la coupe.

CINQUIÈME DÉMON. — Eh ! non ! mon bon roi ! — attends qu'on te l'apporte.

PREMIER DÉMON. — Mais laisse-le donc — ça l'occupe.

(Tous deux se battent.

Le roi Saül s'est levé. L'acteur doit jouer comme s'il continuait un monologue. — Saül paraît chancelant d'indécision.)

SAUL, car le bruit de la lutte augmente. — Pas tant de tapage, les petits ! — Je ne m'entends plus.

DEUXIÈME DÉMON. — Mais tu ne dis rien.

(Tous se tordent de rire. Saül ne peut se tenir de rire aussi malgré lui.)

SAUL, a pris la coupe — saisi la cruche de vin ; il boit une petite gorgée. — ... Et la cruche. Ah ! cette couronne me gêne...

(Il la jette de loin sur son lit et retourne s'asseoir : sa pourpre tombe un peu de ses épaules. Au moment de s'asseoir, il boit encore une gorgée, puis, voyant :)

Mais mes petits amis, vous devez être très mal par terre ! — Asseyez-vous donc là près de moi.

(Tous se lèvent et vont s'asseoir tout près de Saül tandis que celui-ci s'assied.)

PREMIER DÉMON. — Oh ! tu sais, c'est pour toi — pas pour nous.

(Saül sourit.)

DEUXIÈME DÉMON, comme prenant le sourire de Saül pour une invite. — Plus près ?

SAUL, un peu suffoquant. — Vous m'étouffez un peu comme cela.

QUATRIÈME DÉMON. — Mais non ! mais non ! c'est que tu as besoin de boire.

CINQUIÈME DÉMON. — Verserai-je ? — Dépêche-toi ; la nuit est bientôt achevée.

(Saül tend la coupe : le démon la remplit. Saül la vide.)

CINQUIÈME DÉMON. — Encore ?

(Saül tend encore la coupe. Le démon la remplit. Quand Saül l'approche de ses lèvres :)

PLUSIEURS DÉMONS. — Eh bien ! et nous ?

(Saül baisse un peu la coupe. Les démons se pressent sur Saül et chacun veut saisir la coupe qui se renverse.)

SAUL, se lève brusquement et fait rouler les démons à terre où ils restent — il laisse tomber la coupe et à voix très haute : — Ah ! ma robe est toute tachée !

(Il marche à présent ou se tient debout immobile ; la lampe baisse et la lueur de l'aube commence à blanchir la fenêtre de gauche. Mais la scène reste encore très sombre.

Assez long silence.)

DEUXIÈME DÉMON, sur un ton de voix très différent. — Saül ! Saül ! voici l'heure où les gardeurs de chèvres font sortir les troupeaux des étables.

TROISIÈME DÉMON. — Saül ! on pourrait à présent sur la tour monter voir l'approche de l'aube.

QUATRIÈME DÉMON. — Ou, sur la colline embaumée, dans la pureté de l'air matinal, chanter, chanter un cantique.

CINQUIÈME DÉMON. — Il y a des herbes baignées de rosée...

SIXIÈME DÉMON. — Il y a des bains préparés dans le palais.

PREMIER DÉMON. — Oh ! moi ce qui me ferait le plus de plaisir, après une nuit sans sommeil, c'est un sorbet à l'anis et à la liqueur.

SEPTIÈME DÉMON. — Moi, d'entendre chanter David.

(Tous rient.)

SAUL, se prend la tête dans les mains. — Être seul ! Être seul !

(Il ouvre la fenêtre d'où vient un peu d'aube — et tombe à genoux en tendant ses mains vers l'air. Les démons se sont peu à peu éclipsés mais sans coup de théâtre.)

Dieu de David ! Secourez-moi !

ACTE III

La scène est la même qu'au premier acte, si ce n'est que les rideaux de gauche, séparant la salle de la terrasse, sont retombés. Johel entrant par la gauche se dispose à traverser la scène. Le barbier soulevant le rideau :

SCÈNE I

LE BARBIER. — Psst ! Johel !

JOHEL. — Ah ! c'est toi, Barbier.

LE BARBIER. — As-tu vu David ?

JOHEL. — C'est à toi de parler. Je ne le connais pas.

LE BARBIER, se récusant. — Je le connais si peu !

JOHEL. — N'importe ; c'est à toi. Il faut scruter, Barbier ; scrute.

LE BARBIER. — Scrutons, Johel ! Scrutons ! — *(Silence. Le barbier commence à pleurer)* La reine aussi scrutait !

JOHEL. — Elle a scruté trop fort.

LE BARBIER, pleurant. — La pauvre dame ! tout allait si bien avec elle.

(Silence.)

JOHEL. — Étonnant, le petit David ; il lui a suffi de paraître.....

LE BARBIER. — Pour nettoyer la place.

JOHEL. — Pour faire nettoyer, tu veux dire.

LE BARBIER. — J'aime mieux aider à nettoyer, que de...

JOHEL. — Oui... mais fais attention que c'est Saül qui nettoie.

LE BARBIER. — Les intérêts sont... composés — Qui donc servir ! grand Dieu ! Qui donc ? Je ne demande qu'à me dévouer !... Il faut scruter.

JOHEL. — Scrutons, barbier, scrutons !... Mais où diable as-tu pris que le roi n'avait pas de volonté ?

LE BARBIER. — Ah ! pardon ! je n'ai pas dit cela ; je t'ai dit qu'elle était malade ; c'est par soubresauts qu'elle opère.

JOHEL. — Fais attention qu'elle ne soubresaute pas sur nous ! hein ! — Elle est ainsi plus que jamais redoutable. Ses décisions semblent immotivées. Scrute le roi, barbier.

LE BARBIER. — Si tu crois que c'est facile. — Le grand prêtre...

JOHEL. — Eh bien ?

LE BARBIER. — Eh bien ! il claque de peur quand il parle au roi maintenant.

JOHEL. — Comment : il claque de peur ?

LE BARBIER. — Je veux dire : il claque des dents, de peur du roi.

(Johel hausse les épaules.)

LE BARBIER. — Puis Saül ne se laisse plus que difficilement approcher. — D'ailleurs tout le monde s'en va quand il approche. Et c'est lui qui épie maintenant ; il se cache : — On ne l'entend pas approcher — et puis on le surprend, derrière un rideau, aux écoutes — ou bien on est surpris ; —

et chacun fuit sans bruit, de salle en salle, dans le palais, où le roi circule sans bruit...

JOHEL. — Diable !

(Pendant la dernière phrase, il a été au rideau de gauche retombé et d'un grand geste brusque le relève.)

LE BARBIER, que le bruit du rideau a fait sursauter. — Ah ! que tu m'as fait peur ! !... Moi, je n'ai pas d'épée...

JOHEL. — N'importe, barbier, tu parleras au roi ; — et ce que tu sauras...

LE BARBIER, considère l'épée de Johel. — C'est merveille, Johel, combien notre amitié devient profonde !

JOHEL. — Tout sert à la...

(Il termine par un geste d'attacher.)

LE BARBIER, continuant le geste de Johel. — ..... resserrer — Eh ! voici David ! — Pars vite ! Laisse-nous.

(David passe sur la terrasse. Johel sort.)

SCÈNE II

DAVID ET LE BARBIER

LE BARBIER, mystérieusement. — Prince David !... Prince David !

DAVID. — Quoi donc, barbier.

LE BARBIER, comme essoufflé. — Voilà quatre jours que je cours après vous sans parvenir à vous trouver un instant seul, prince David !

DAVID. — Je ne suis pas prince, barbier.

LE BARBIER. — Oui, Seigneur, mais...

DAVID, de plus en plus sévère. — Ni seigneur.

LE BARBIER. — C'est que je ne sais comment appeler le vainqueur glorieux qui...

DAVID. — Je n'ai vaincu qu'avec l'aide de Dieu, barbier ! je ne suis même pas chef d'armée.

LE BARBIER. — Mais votre courage...

DAVID. — Il n'est pas plus grand que ma foi.

LE BARBIER. — Précisément : la foi... Mais votre espoir...

DAVID. — C'est qu'après m'avoir appelé pour tuer Goliath, le Dieu d'Israël contenté me laissera retourner à Bethléem, près de mon père, à garder, comme avant, des chèvres.

LE BARBIER. — Oh ! des chèvres ! — c'est des hommes que le seigneur David devrait songer à garder... et voici précisément ce que je voulais lui dire — vite car on peut toujours arriver... : c'est que le roi Saül est fatigué, que Jonathan est faible comme un petit oiseau rare, qu'ils n'ont plus l'un ni l'autre aucune faveur populaire, — et que, si mon prince le désirait, moi, barbier du roi et médecin, qui en approche tous les jours, je pourrais...

DAVID. — Alors, puisque tu m'as dit ton secret, barbier, — écoute celui que je vais te dire. C'est que j'aime Saül comme mon roi et Jonathan plus que moi-même ; que je crains Dieu, barbier, — et que tu devrais faire attention dans tes paroles à ce qu'elles ont d'offensant pour son élu. Tu m'appelais prince, tantôt — c'est donc que tu veux bien que je t'ordonne, barbier : retire-toi.

(Le barbier sort.)

Jonathan ! Jonathan ! puisse, sur ton si faible front, l'Éternel affermir une royauté chancelante !.....

(Entre Saül et Jonathan.)

SCÈNE III

SAUL, JONATHAN, DAVID

Saül est en simples vêtements ; Jonathan revêtu de tous les insignes de la royauté. David s'est reculé dans l'angle de gauche ; sans le voir Saül et Jonathan s'avancent vers le trône.

(Saül aperçoit que le rideau a été relevé et très spécialement le fait retomber.)

SAUL. — C'est ainsi que j'aime à vous voir, Jonathan. Allons ! prenez ce soir ma place sur ce trône. Il est temps, même dans une salle déserte, que vous vous exerciez à régner. La conscience de la royauté se fortifie beaucoup par l'habitude de ses insignes. Apprenez à les supporter. L'autre jour, quand sont venus les messagers, malgré le poids en plus de la couronne, vous ne vous seriez pas, je pense, évanoui, sur le trône royal, soutenu par le sceptre et avec le sentiment de la pourpre dont vous êtes aujourd'hui revêtu.

JONATHAN. — Oh ! père, laissez-moi ; je suis si fatigué ! Si vous saviez combien cette couronne est pesante !

SAUL. — Ah ça ! croyez-vous donc que je ne le sache pas ?... Mais c'est une raison pour que vous en preniez dès maintenant un peu l'habitude.

Je suis âgé ; — et moins elle tient solidement sur ma tête, plus il sied de l'affermir sur la vôtre.

JONATHAN. — Père ! Assez ! j'ai mal à la tête... Reprenez votre royauté.

SAUL. — Non ! non ! jusqu'à ce soir je vous la laisse... Naturellement, je la reprendrai pour dormir... Mais à présent, demeurez ainsi dans la pourpre et pendant qu'il ne vient personne, figurez-vous que vous dominez sur beaucoup.

(David fait un mouvement.)

SAUL (Il se retourne vers Jonathan). — Ah ! décidément vous régnez ! — *(A David)* Je ne vous attendais qu'un peu plus tard, David. — Mais, n'importe, restez. — Oui, c'est le jeune roi qui s'essaie. — Je pensais que ce soir il ne régnerait sur personne, mais vous voici. — Adieu donc ; je vous laisse avec sa royauté. — *(Il s'écarte par la droite. — A part)* : Je suis heureux qu'il m'ait vu sans couronne, — elle lui imposait beaucoup trop

(David et Jonathan immobiles, attendent que soit sorti Saül.)

SCÈNE IV

JANATHAN, DAVID, puis SAUL caché

JONATHAN. — Daoud ! !

DAVID. — O mon jeune roi triomphant ! Comme vous voilà beau sous la gloire ! — Que n'êtes-vous Saül — et que n'est-ce pour vous qu'appelé je chanterais pour vous de plus admirables cantiques !... ou près de vous resterais à vous contempler sans rien

dire ! — ou me prosternerais, comme voici que je fais, à vos pieds.....

(Puis il se relève, rit, s'élance, vers Jonathan et l'embrasse.)

SAUL, soulevant la draperie de gauche. — Doucement ! Doucement !

JONATHAN. — Pourquoi ris-tu, David, quand je suis horriblement pâle, et que tu vois que je vais pleurer ? — Peu s'en faut que, de fatigue, ce ne soit moi qui tombe bientôt à tes pieds.

DAVID, s'est reculé. — Jonathan !

JONATHAN, se lève et s'avance. — Pèse cette couronne. — Quel poids, dis ?

SAUL, caché. — Le poste est bon... Oh !

JONATHAN, passe la couronne à David. — Elle a meurtri mon front. — David ! je suis malade... N'est-ce pas qu'elle est lourde... Oh ! mets-la, dis.

(Il la pose sur le front de David.)

SAUL. — Oh ! je n'aurais pas dû voir cela...

JONATHAN. — Comme elle te va bien ! — Mais, dis : n'est-ce pas qu'elle est lourde ?

SAUL. — Oh ! David ! — Comment ? tu serais...

DAVID. — Mon pauvre Jonathan ! — je voudrais la trouver plus lourde — mais comme il faut que tu sois faible !

JONATHAN. — C'est vrai qu'elle n'a plus l'air de peser, sur ton front... Daoud.

SAUL. — Et ce serait toi ! Jonathan !

(Il tombe à genoux et sanglote à moitié enveloppé dans le rideau.)

DAVID. — Mais tu souffres, dis, Jonathan ? Tu es pâle et en sueur.....

JONATHAN. — Cette pourpre m'étouffe... Cette ceinture... cette épée me pèse ; je garde le souvenir du poids de la couronne sur mon front. — Ah ! Daoud ! je voudrais laisser tomber ces royautés à terre... Je voudrais m'étendre à terre et dormir... Ah ! que ne suis-je comme toi, gardeur de chèvres, nu sous une toison de brebis — dans l'air libre. — Que tu es beau, David ! — Je voudrais avec toi me promener sur la montagne. De mon sentier, tu écarterais chaque pierre ; à midi, nous baignerions nos pieds las dans l'eau fraîche, puis nous nous coucherions dans les vignes. Tu chanterais. Je t'exagérerais mon amour.

SAUL, qui a suivi tout cela comme s'il le disait lui-même. — Oui.

JONATHAN. — Le soir viendrait ; toi qui es fort... tiens : prends l'épée ; — tu me défendrais contre les bêtes. — Je voudrais reposer, près de ta force ! Ah ! j'étouffe ! — Tiens, prends la pourpre. — Détache ce manteau.

(Il aide David à l'en dépouiller.)

SAUL. — Ah ! je ne devrais pas... voir.

JONATHAN. — Ton épaule y paraît plus blanche... Et ma ceinture...

SAUL. — Ah ! Je ne... Je me macère.

JONATHAN. — Je ne sais si c'est ou de joie, ou de froid, ou d'angoisse de fièvre, ou d'amour que voici, maintenant, je frissonne dans ma seule tunique de lin.

SAUL. — Comme il est beau dans la pourpre ! — Daoud !

(Comme s'il l'appelait à voix basse.)

DAVID. — Jonathan ! Te voici plus beau dans ta blanche tunique que sous tes ornements royaux. — Je ne connaissais pas ton élégance, ni ce que la faiblesse a donné de grâce à ton corps.

SAUL. — Ah !

DAVID. — Jonathan, c'est pour toi que je suis descendu de la montagne, où ta fragile fleur au trop ardent soleil serait fanée. — Tu pleures ! Vais-je pleurer aussi de tendresse ? Tu trembles ? Tu chancelles ? Console ta faiblesse entre mes bras...

SAUL. — Ah ! pas cela pourtant — pas cela...

JONATHAN, défaillant. — Daoud !

SAUL, se traînant comme fou, à voix haute. — Et Saül alors ? — Et Saül ?

JONATHAN, épouvanté. — Sauve-toi, David, sauve-toi.

(David dès que Saül s'est montré, abandonnant douloureusement Jonathan, fuit, pas trop vite ; rejetant avec horreur derrière lui les ornements royaux. Jonathan tombe évanoui.)

DAVID. — Malheureux ! malheureux ! malheureux !

SAUL. — Et Saül ?

(Le regardant fuir avec stupeur, sans rien dire, s'approche de Jonathan, s'agenouille près de lui — lui prend le bras.)

Il est trop maigre !... Allons, Jonathan !... parle-moi. — C'est moi, voyons ! Je t'ai fait peur, je sais ; mais je ne te déteste pas... *(Avec dégoût, rejetant le bras qu'il tenait)* Ah ! c'est plus faible qu'une femme ! *(Penché sur lui)* Est-ce d'aimer David qui te pâlit ? *(Il court vers la droite, appelle)* :

David ! Il fuit toujours. Comme si c'était à lui d'avoir peur ! *(Il court à gauche, relève le rideau)* Holà ! quelqu'un ! quelqu'un ! *(Il appelle)*.

SCÈNE V

LA CHAMBRE DE SAUL

SAUL, entre en causant avec le grand prêtre. — Alors, plus un seul ; — plus le moindre petit sorcier ?

LE GRAND PRÊTRE. — Sa Majesté sait bien qu'on les a supprimés tous d'après ses ordres.

SAUL. — Je ne te demande pas cela ! — Je te demande si peut-être on n'en a pas oublié un petit.

LE GRAND PRÊTRE. — Pas un seul.

SAUL. — Ce n'est pas pour punir, comprends-moi... au contraire... je voudrais qu'on en eût oublié... J'en cherche un... moi.

LE GRAND PRÊTRE.

(Tacet.)

SAUL. — Tant pis. — Va-t-en — *(Le grand prêtre se retire)*. Que faire ? Rien ! rien ! Le plus petit devin en saurait davantage. *(Il court brusquement à la porte)* Ah ! grand prêtre ! grand prêtre !

(Celui-ci reparaît.)

Et ton Dieu ? Il se tait toujours.

LE GRAND PRÊTRE. — Toujours.

SAUL. — C'est pourtant un peu fort ! — Qu'est-ce que je lui ai fait ? — Voyons, parle, toi, prêtre ! Pourquoi se tait-il maintenant ? Il faudrait s'expliquer à la fin... Ah ! je voulais me justifier devant

lui. — Je suis le prévenu ; toi, mon juge : interroge.

LE GRAND PRÊTRE, durant la scène, complètement abasourdi d'effroi. — Quoi ?

SAUL. — (Qu'il est stupide !)..... Est-ce que je peux savoir, moi ! — Demande-moi si j'ai vécu avec des femmes étrangères...

Lv GRAND PRÊTRE. — Oui.

SAUL. — Quoi : Oui? Je te dis de me demander si j'ai pris pour moi des femmes étrangères. Demanderas-tu ? malheureux, je te...

(Il brandit son javelot.)

LE GRAND PRÊTRE, tremblant. — Je te demande si tu as vécu avec des femmes étrangères ?

SAUL, furieux. — Non : je n'ai pas vécu avec des femmes étrangères ! Entends-tu ? — Tu sais bien que je n'ai pas vécu avec des femmes étrangères. *(subitement calme)* Allons ! vite ! demande encore.

LE GRAND PRÊTRE. — Encore quoi ?

SAUL. — Demande-moi... Enfin tu dois savoir ! Il y a bien des petits commandements...

LE GRAND PRÊTRE. — Il y a les Commandements.

SAUL. — Eh bien ! dis-les, tes Commandements — Qu'attends-tu ? — Allons.

LE GRAND PRÊTRE, récitant. — Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude...

SAUL. — Et dépêche-toi, parce que j'attends le barbier.

LE GRAND PRÊTRE. — Tu n'auras pas d'autre Dieu devant ma face.

SAUL. — Non — pas comme cela. Interroge.

LE GRAND PRÊTRE. — T'es-tu fait des images taillées ou des représentations des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont ici-bas sur la terre ou dans les eaux plus bas que la terre ? *(Saül hausse les épaules avec impatience)* Ne t'es-tu pas prosterné devant elles, et ne les as-tu point adorées ? Car je suis l'Éternel ton Dieu, un Dieu fort et jaloux *(Saül baille)* qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui...

SAUL, soulagé. — Ah ! voici le barbier — tu continueras ça une autre fois.

(Le grand prêtre sort.)

SCÈNE VI

SAUL, LE BARBIER

SAUL. — Te voilà, barbier de mon cœur ! — Allume les flambeaux ; on n'y voit plus.

(Le barbier arrange les flambeaux et ses instruments.)

SAUL, à part. — Je voudrais tant savoir que ce n'est pas David que je dois craindre ! Je ne peux pas... Je ne peux pas le détester ! — Je veux lui plaire.

(Le barbier fait signe qu'il est prêt.)

Je t'ai fait appeler pour me couper la barbe.

LE BARBIER, au comble de la stupeur. — Couper la barbe !

SAUL. — Oui, la barbe. Elle me vieillissait décidément. Il est temps maintenant que je prenne un

air un peu plus jeune... Car cela me rajeunira, n'est-ce pas ?

LE BARBIER. — Incontestablement ! mais vous paraîtrez moins respectable.

SAUL. — Je ne tiens pas à paraître trop respectable. Allons, es-tu prêt ? Je t'attends !

LE BARBIER. — Non ! mais vraiment c'est sérieux ce que dit le roi ?

SAUL. — Ah ! ça, barbier — tu trouves donc que j'ai une figure à plaisanter ! *(Il rit)* Oui, mais tu verras comme je plaisanterai mieux sans ma barbe... Allons ! sérieusement, coupe-la.

LE BARBIER, commence l'opération. — Une belle barbe, pourtant ! — c'est dommage.

SAUL. — Bah ! Elle me cachait. Il faut savoir prendre ses décisions brusquement. Comment me trouves-tu, dis, barbier ?

LE BARBIER. — Fatigué.

SAUL. — Ah !

LE BARBIER. — On voit que Sa Majesté travaille beaucoup.

SAUL. — Oui ; j'ai dû travailler encore toute la nuit.

LE BARBIER. — Ah ! maintenant que la reine n'est plus là, Sa Majesté doit s'occuper beaucoup plus des importantes affaires du royaume.

SAUL. — Il y a des affaires plus importantes que celles du royaume — et qui ne regardent que moi.

LE BARBIER. — Oh ! oui !

SAUL. — Quoi ?

LE BARBIER. — Je dis : Oh ! oui ! — je veux dire : Oh ! oui... c'est-à-dire : pour sûr qu'elles

ne regardent que le roi — et que c'est même pour ça qu'il est si fatigué — d'être forcé de toujours tout garder pour lui ; peut-être aussi Sa Majesté se fait-elle trop de souci de certaines choses... c'est vrai que si les Philistins...

SAUL, interrogatif. — Les Philistins ?

LE BARBIER, achevant. — Reviennent.

SAUL. — Ah ! — reviennent !

LE BARBIER. — Le roi sait bien que l'on dit qu'ils reviennent.

SAUL. — Il le sait — Il le sait : mais...

LE BARBIER. — Mais... si j'osais parler... Le roi cherche un sorcier ?

SAUL. — Ah ! tu sais...

LE BARBIER. — Ou-i.

SAUL. — Et comment ?

LE BARBIER. — Qu'importe ?

SAUL. — Tu connais...

LE BARBIER. — Chchut ! — Oh ! mes ciseaux *(il les laisse tomber)* chut ! un instant ! voilà ! voilà ! mé-con-nais-sa-ble ! je rajeunis le roi de dix ans !

SAUL, anxieux. — Parle donc ! Tu connais ?...

LE BARBIER. — Ou-i.

SAUL. — Un sorcier ?

LE BARBIER. — Non : une sorcière.

SAUL. — Où ?

LE BARBIER. — A Endor.

SAUL. — Ah ! la pythonisse ! — comment donc l'avais-je oubliée ?

LE BARBIER. — Quoi ! vous la connaissez aussi ?

SAUL. — Celle qui parle avec les morts, — oui, je l'ai vue, jadis : — je l'avais oubliée. Je l'avais extraordinairement oubliée... Mais elle me connaît. Alors tu dis que je suis méconnaissable ?

LE BARBIER. — Que le roi prenne le miroir ; j'ai fini.

SAUL. — Oui — je ne suis pas mal ainsi !... Oh ! cette ride !

LE BARBIER. — La barbe la cachait un peu... Dois-je essayer ?...

SAUL. — Non ; laisse. Laisse-moi.

(Le barbier sort.)

SAUL. — Méconnaissable ! ma passion sert mon intérêt cette fois. J'irai. *(il va à la fenêtre qu'il ouvre)* Le ciel est bas. Un orage effrayant se prépare. Tout le sable du désert est soulevé. N'importe !

(Il quitte la fenêtre. Il quitte la pourpre et s'affuble d'un vieux manteau.)

Méconnaissable vraiment ! *(comme repassant une leçon)* J'ai à me défier de quelqu'un. *(A genoux)* Mon Dieu, faites que ce ne soit pas de David ! Je ne peux pas... je ne peux pas... *(Il se relève)*... Bah ! voilà trop longtemps que je n'ai plus prié. — Et quand je priais, c'était la même chose. Nous lutterons. Et ce n'est pas à moi de revenir. Il s'est écarté le premier. Je voudrais tant savoir... que ce n'est pas lui. *(Le vent de la fenêtre souffle les flambeaux)* Ah ! le vent ! — Allons ! Allons !

(Saül sort.)

SCÈNE VII

LA SORCIÈRE, puis LE ROI SAUL

La scène représente l'intérieur d'une grotte pas très vaste ; au fond à gauche, l'entrée ; vers la droite, un foyer, qui éclaire faiblement la grotte.

LA SORCIÈRE D'ENDOR. — Encore ces quatre pains, ces racines — et puis, magicienne d'Endor, dernière prévoyance d'Israël, comme une flamme malade épuisée, éteins-toi. — Ceux auprès de qui je mendie se disent bons pour moi parce qu'ils ne me dénoncent pas au roi ; ils se taisent, mais ne me donnent plus à manger. — Roi Saül ! pourquoi nous avoir tous supprimés ? Un jour, pourtant, t'en souviens-tu ? fils de Kis encore sans couronne, tu vins à moi, gardeur des troupeaux de ton père ; tu cherchais vainement au désert quelques ânesses égarées ; c'est alors que moi, la première, je t'ai prédit la royauté. Et c'est depuis ce jour, roi Saül, qu'on prétend que tu prophétises ! — Que racontent tes prophéties ? Est-ce que tes lèvres aussi frémissent et ne peuvent se clore sous l'horrible pression du futur ? Quel avenir transpire à travers toi, que tu veuilles être seul à connaître ? puisque tu fais tuer les sorciers. Allons ! que dans le sépulcre ils se taisent ! Mais toi, roi Saül, te tais-tu ? — Quant à moi, je m'en vais, usée ; comme sur la margelle d'une source, altérés d'inconnu, les hommes se penchaient sur mes lèvres, d'où ruissela la prophétie. Et les hommes ne m'ont pas aimée, car ils eussent voulu que je prédisse des

choses heureuses, et car je prédisais au delà du bonheur. Et maintenant je pense qu'il n'est pas bon que l'homme sache l'avenir, car aucune joie de l'homme n'est durable plus que le temps de dire : je suis heureux — et qu'il faut se hâter de le dire, car pour dire : j'étais heureux, on a bien tout le temps qui reste ; et que le bonheur de l'homme est aveugle...

J'ai froid. Quel temps affreux ! Tous les crapauds des alentours sont venus se réfugier dans ma grotte ; la pluie déborde et le vent souffle, si glacé, que dehors j'ai pensé m'éteindre, avant même de mourir de faim. Jamais je ne m'étais sentie si défaillante. Par un tel temps, qui donc, si tourmenté de l'avenir, aura pu s'être mis en route ? Trois fois, j'en ai douté, mais quatre fois la flamme a répété son signe : quelqu'un vient. Je me croyais pourtant bien ignorée. Préparons-nous à recevoir. Allons, flambeau dernier d'Israël ! jetons pour l'étranger qui s'approche une dernière lueur expirante — et puis, que le rideau retombe, pour la dernière fois soulevé, que se reclosent sur leur secret les bouches entr'ouvertes des morts — à jamais... à jamais ! Ah ! Ah ! Ah ! il approche...

(A ce moment la sorcière, agenouillée, se penche au-dessus du chaudron d'où semblent sortir des vapeurs ; elle agite sa tête et son torse et parle d'une façon toujours plus haletante et exaltée. Il semble qu'elle voie dans l'eau du chaudron comme dans un miroir, tout ce que son monologue raconte.)

Il approche, l'étranger — qui connait la route — il n'a même pas une torche en main... Je sens sur moi tomber, ah ! la fatigue de sa course ! dans la montagne ! Ah ! de sa course ; il glisse dans le sen-

tier plein d'eau — de la montagne ; le vent qui souffle — souffle dans son manteau ; la fatigue — Ah ! je crois que je vais mourir déjà ! — misérable, une pauvre femme, vieille comme les soucis du monde, voudrait mourir sans être dérangée... Il approche ! il approche ! l'étranger, — Ah ! comme les ronces le déchirent ! Sa tête est nue ; il a l'air fatigué aussi mortellement que moi-même — misérable — misérable, ah ! comme moi. Il tombe à genoux. Ah ! qu'il prie ! Non, il se relève ; il court, il court dans le sentier de la grotte ; il tient un javelot dans la main, — pitié sur moi ! je suis sans force aucune ; j'entends ses pas ; ici ! ici !

(De plus en plus hagarde, la magicienne a relevé la tête. Au moment où elle dit : « Ici » elle regarde autour d'elle de façon à faire comprendre que les deux foyers de vision — réelle et imaginaire — se sont rejoints.)

Vais-je mourir ? *(A voix toujours plus haute et enfin terminant par un cri)* Pitié sur moi ! pitié ! pitié ! *(Saül paraît)* Saül ! ! !

SAUL, sur le seuil de la grotte, vêtu d'un grossier manteau de bure déchiré ; l'air hagard ; les cheveux pleins de pluie, sur le front. (Désolé) Ah ! tu me reconnais ? je n'ai pas l'air d'un roi pourtant !

LA SORCIÈRE, le visage contre terre. — Pitié, Saül ! pitié sur moi très misérable.

SAUL. — Suis-je moins misérable que toi ?

LA SORCIÈRE. — Pitié, Saül ! sur moi qui vais mourir...

SAUL. — N'aie donc pas peur de moi, pythonisse ! je ne suis pas venu t'éprouver. Je suis venu pour t'implorer et non pas pour que tu m'implores...

(Il prend sa tête dans ses mains) Ma détresse est intolérable.

LA SORCIÈRE. — Est-ce le roi Saül qui parle ainsi ?

SAUL. — Oui, c'est Saül. Non, ce n'est pas le roi. — Ah ! pourquoi, pourquoi, pythonisse, m'avoir un jour prédit la royauté ? Te souviens-tu combien j'étais beau sans couronne ? le moindre berger des montagnes (j'en étais !) a plus de royauté dans son allure que ne m'en a donné toute ma pourpre couronnée ! J'en connais un qui, dès qu'il s'avance, domine... Quant à moi... *(Il tombe sur une pierre)* je suis fatigué.

LA SORCIÈRE, relevée. — Saül *(comme par condoléance et ne sachant que dire)* Par ce temps, la route était dure.

SAUL. — Ce temps ! ? — Est-ce qu'il pleuvait ? *(Il tâte son manteau trempé)* Oui ! j'ai froid. — Viens plus près de moi ; j'ai besoin d'être consolé.

LA SORCIÈRE, touche le front de Saül avec une grande tendresse. — Saül !

SAUL. — Quoi ?

LA SORCIÈRE. — Rien. — J'ai pitié de toi, roi Saül.

SAUL. — Ah ! pitié ?... C'est vrai que je suis pitoyable... pythonisse ! voilà des nuits que..... *(Il semble chavirer sur son siège)* Ah ! je défaille ! des nuits et des nuits que je cherche et que j'use mon âme à chercher...

LA SORCIÈRE. — Chercher quoi ? — l'avenir ? Saül.

SAUL, en prophète. — Tourments incomparables de mon âme !... *(se reprenant)* Je ne suis pas tou-

jours si faible que ce soir ; certains jours je parais encore raisonnable ; mais la route pour venir ici m'a tué. — Je n'avais rien voulu manger ce soir.

LA SORCIÈRE. — J'ai quelques pains, — veux-tu ?

SAUL. — Non ; pas encore ; mon âme a plus faim que ma chair. — Mais parle, pythonisse ; peux-tu faire venir un mort ?

LA SORCIÈRE, peinée. — Un mort... tu veux ! ? Mais qui ?

SAUL. — Qui ? — Samuel.

LA SORCIÈRE, épouvantée. — Il est trop grand !

SAUL. — Suis-je Saül ?

LA SORCIÈRE. — Sois obéi. Tu domines encore.

(Elle s'approche du foyer et fait tels gestes et simagrées propres à faire venir un mort.)

Vois ! déjà la flamme s'agite. Écarte-toi.

SAUL, debout, tient son manteau devant son visage, mais de manière que seulement l'apparition lui soit cachée ; non de sorte que les spectateurs ne puissent le voir. — Samuel ! Samuel ! Samuel ! — Me voici. J'appelle et je crains ton apparition redoutable. Parle-moi ! Qu'un mot de toi m'accable, — m'accable ou me soulage ; je suis au bout de mon incertitude et mon inquiétude est plus dure que n'importe quelle parole de toi. — Pythonisse ! Pythonisse ! que vois-tu ?

LA SORCIÈRE. — Rien encore.

SAUL. — Je n'ose regarder... Mon âme en moi semble bondissante et légère et comme si j'allais chanter. Je défaille. Pythonisse ! Pythonisse ! — que vois-tu ?

LA SORCIÈRE. — Rien... Ah ! ah ! ah ! — Je vois un Dieu qui monte de la terre.

SAUL. — Quelle figure a-t-il ?

LA SORCIÈRE. — C'est un vieillard qui monte ; il est enveloppé d'un manteau.

SAUL, se prosterne. — Samuel !

L'OMBRE DE SAMUEL. — Pourquoi m'as-tu troublé dans mon sommeil ?

SAUL. — Je suis dans une grande détresse. Les Philistins me font la guerre — et Dieu s'est retiré de moi.

L'OMBRE DE SAMUEL. — Pourquoi me consultes-tu, si l'Éternel s'est retiré de toi et s'il est devenu ton ennemi ?

SAUL. — Qui donc alors, si ce n'est toi, consulterais-je ? Il ne m'a répondu ni par les prêtres ni par les songes. Qui me dira ce que je dois faire à présent ?

L'OMBRE DE SAMUEL. — Saül ! Saül ! pourquoi mens-tu toujours devant Dieu ? Tu sais bien que du fond de ton cœur se soulève une autre pensée ; ce ne sont pas les Philistins qui t'inquiètent et ce n'est pas cela que tu venais me demander.

SAUL. — Parle alors, Samuel ; toi qui sais mon secret mieux que moi-même. De toute part la crainte a assailli mon âme ; je n'ose plus regarder ma pensée. Quelle est-elle ?

L'OMBRE DE SAMUEL. — Saül ! Saül ! Il est d'autres ennemis que les Philistins à soumettre; mais ce qui te meurtrit est accueilli par toi.

SAUL. — Je soumettrai...

L'OMBRE DE SAMUEL. — Il est trop tard, Saül ; — c'est maintenant ton ennemi que Dieu

protège. Avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère, Dieu se l'était déjà choisi. C'est pour t'y préparer que tu l'accueilles.

SAUL. — Mais quelle était ma faute alors ?

L'OMBRE DE SAMUEL. — De l'accueillir.

SAUL. — Mais puisque Dieu l'avait choisi.

L'OMBRE DE SAMUEL. — Crois-tu que Dieu, pour t'en punir, n'ait pas déjà connu de loin les derniers chancellements de ton âme ? — Il a posé tes ennemis devant ta porte ; ils tiennent ton châtiment dans leurs mains ; derrière ta porte mal close, ils attendent ; mais ils sont depuis longtemps conviés. Tu sens bien aussi dans ton cœur l'impatience de cette attente : ce que tu nommes de la crainte, tu sais bien que c'est du désir.

Voici : maintenant, les Philistins dont tu parlais déjà se préparent. Dieu livrera tout Israël entre leurs mains. *(Saül tombe de son long par terre)* La royauté sera pour toi comme une pourpre qui se déchire, comme de l'eau qui fuit entre les doigts mal clos de ta main...

SAUL, soupirant. — Et Jonathan ?

L'OMBRE DE SAUL. — Jonathan n'aura plus une goutte à boire, un pan de pourpre pour se couvrir... Ah ! malheureux Saül, que fera de toi l'avenir si son annonce déjà t'accable ?

SAUL. — Éternel des armées ! mon avenir est dans vos mains puissantes...

(Il tombe sans connaissance.)

L'OMBRE DE SAMUEL. — Oui, malheureux Saül ! qui tues les voyants et supprimes ceux qui expliquent les songes — penses-tu tuer l'avenir ? Voici : ton avenir s'est déjà mis en marche ; il porte une épée dans la main. Tu peux tuer ceux qui le

regardent, mais tu ne l'empêcheras pas d'avancer. Il avance, Saül ; il avance ; il est déjà si grand que tu ne peux empêcher nul de le voir.

Pourquoi, si tu ne peux m'entendre, m'avoir demandé d'apparaître ? Ma parole à présent provoquée continuera : désormais elle ne cessera pas de s'étendre ; si tu supprimais à présent les prophètes, les choses mêmes prendraient une voix ; et si tu te refusais à l'entendre, toi-même prophétiseras.

Dans trois jours les Philistins te livreront bataille et l'élite d'Israël succombera ? Vois ! la couronne n'est déjà plus sur ta tête. Sur celle de David Dieu l'a posée. Vois, Jonathan lui-même déjà la pose... Adieu Saül — ton fils et toi, tous deux, bientôt vous viendrez me rejoindre...

(L'ombre disparaît.)

LA SORCIÈRE, faiblement. — Moi plus vite encore, Samuel.

(Silence.)

SAUL, comme s'éveillant. — J'ai faim.

LA SORCIÈRE, elle est agenouillée près de Saül étendu. — Saül.

SAUL, se soulevant. — C'est moi. — J'ai faim. — Voyons, femme ; tu vois qu'il faut avoir pitié du roi. Il est malade. Donne-lui quelque chose à manger...

LA SORCIÈRE — Pauvre Saül. — J'avais gardé ces pains ; prends-les.

SAUL, inconscient. — Dis : qui donc parlait ici tout à l'heure ? — *(Il s'émeut)* Vieille femme avec qui parlais-tu ? Voyons ! que suis-je venu faire ici. — Réponds-moi vite : n'es-tu pas la sorcière d'Endor ?...

LA SORCIÈRE. — Pauvre Saül !

SAUL. — La sorcière ! — Non ! non ! tous les sorciers sont morts ! Saül a fait tuer tous les sorciers. La sorcière d'Endor est morte... *(se dressant)* ou va mourir.

LA SORCIÈRE, toujours agenouillée — Ah ! sans que tu la frappes, Saül ; elle mourra bientôt. — Laisse-la...

SAUL, complètement réveillé avec une agitation croissante. — Avec qui parlais-tu ?... N'était-ce pas avec... Qui t'a permis d'appeler Samuel ?...

LA SORCIÈRE. — Malheureux !

SAUL. — Ah ! je supprimerai ce qu'il a dit... Ce qu'il a dit je veux le supprimer dans tes oreilles !.. Moi-même, je ne me rappelle déjà presque plus.

LA SORCIÈRE. — Malheureux !

SAUL. — Mais... je n'ai pas tout entendu... *(se tourne furieusement contre la sorcière)* Ah ! malheureuse ! tu vas parler !... Je me rappelle tout à présent ! — Je suis tombé... Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ?

LA SORCIÈRE. — Malheureux !

SAUL. — Ah ! ah ! tu parleras, sorcière ! — A-t-il nommé ? dis... parle... a-t-il nommé quelqu'un ?

LA SORCIÈRE. — Pitié !

SAUL. — D'autre...

LA SORCIÈRE. — Pitié, Saül !

SAUL. — Que moi...

LA SORCIÈRE. — Pitié sur moi

SAUL. — Et Jonathan — pour...

LA SORCIÈRE. — Non !

SAUL. — Allons ! tu sais tout à présent ! — pour me succéder sur le trône ?

LA SORCIÈRE. — Non ! !

SAUL. — Tu mens !... tu mens !... Quelqu'un, t'a-t-il dit, que j'aimais...

LA SORCIÈRE. — Saül !

SAUL. — Oui ? — tu sais tout... David ?

LA SORCIÈRE. — Pourquoi l'as-tu nommé ?

SAUL. — Non ! non ! ne le dis pas ! non ! non !

(Il frappe la sorcière du bout de son javelot.)

LA SORCIÈRE. — Tu m'as blessée.

SAUL. — Non ! non ! — mais non ! voyons, ce n'était qu'un petit coup de javeline ; — parle, achève — dis-moi, que ce n'était pas lui.

LA SORCIÈRE, appuyée sur un bras. Saül penché. — Saül ! tu m'as mortellement blessée ? Saül ! j'allais mourir ! que ne m'as-tu laissée ? — Regarde — mon sang pâle coule sur ton manteau...

SAUL. — Non ! non ! je ne t'ai pas fait mal. Voyons — parle ! Tu peux bien attendre un instant pour mourir. *(Suppliant)* Ah : réponds-moi.

LA SORCIÈRE. — Laisse mon âme, ah ! s'endormir — tranquille, — elle est calmée.

SAUL. — Non — pas encore.

LA SORCIÈRE. — Roi Saül ....

SAUL. — Quoi ?

LA SORCIÈRE. — Roi déplorablement dispos à l'accueil — clos ta porte !

SAUL. — Ah ! réponds-moi : — t'a-t-il nommé ?..

LA SORCIÈRE. — Laisse mon âme, doucement — elle s'enfonce...

SAUL, se prenant la tête dans les mains. — Ah !...

LA SORCIÈRE. — Roi Saül !

SAUL, avec une dernière lueur d'espoir. — Quoi ?

LA SORCIÈRE, agonisant. — Clos ta porte ! ferme tes yeux ! bouche tes oreilles — et que le parfum de l'amour...

SAUL, sursautant. — Quoi ?

LA SORCIÈRE, avec effort. — ... ne trouve plus l'accès de ton cœur. — Tout ce qui t'est charmant t'est hostile... Délivre-toi ! Saül... Saül...

(Elle meurt.)

SAUL, se penche de plus en plus à mesure que sa voix s'éteint comme s'il espérait toujours une révélation nouvelle. — Quoi ?... Elle est morte.

(Il regarde autour de lui ; le foyer s'est éteint, la grotte est devenue très sombre.)

Vais-je donc désormais m'agiter seul dans les ténèbres ?

(Il veut sortir et tâtonne.)

SCÈNE VIII

La grande salle du premier acte ; les rideaux des deux côtés sont baissés hermétiquement. Saül, en roi, est assis sur le trône (pourpre, couronne et javelot). David non loin, sur une escabelle ou simplement à terre, joue de la harpe devant le roi.

DAVID. —

« ... Autour de toi les hommes pieux applaudissent
Les ennemis du roi sont mis en fuite.
L'Éternel protège le roi.

Et voici le nouveau cantique que j'ai composé pour Saül :

« ... Paroles pleines de charme, ruisselez, débordez de mon cœur.
Je chante. Mon chant est pour le roi.
Qu'il soit comme celui d'un habile écrivain.

(Pause)

Réveille-toi, mon luth !
Réveillez-vous, mon luth et ma harpe !
Que mon chant réveille l'aurore...

(Pause.)

Roi Saül ! monte sur ton char,
Défends la vérité, la douceur, la justice !
Monte sur ton char, roi Saül !

(Pause.)

Tous les guerriers sont dans l'attente...
Dans l'attente les Philistins se réjouissent :
Saül dort ; Saül ne paraît pas !...

(Pause.)

Monte sur ton char, vaillant roi,
De peur que les ennemis de Dieu ne triomphent.
De peur qu'ils ne se réjouissent.

(Pause.)

Saül ! Saül réveille-toi :
Mon luth retentissant t'accompagne.
Ta droite se signale par de nouveaux exploits.

(Pause.)

Vaillant guerrier ! ceins ton épée,
Ta parure et ta gloire.
Oui — ta gloire !

SAUL, un peu gêné d'abord, puis baillant, fait un geste pour que David cesse. — Tu ne sais pas quelque chose de plus gai ?

DAVID. — Plus gai ?

SAUL. — Oui. — Tu t'étonnes — c'est que tu méconnais qui je suis... Allons ! laisse ta harpe, David ! causons. Nous sommes là pour nous distraire. — Dis ! de quoi est-ce que j'ai l'air, David ?

DAVID. — D'un roi.

SAUL. — Non ; tu ne comprends pas ma demande. — Je veux dire : qu'est-ce que tu trouves surtout de remarquable en moi ?

DAVID. — La royauté.

SAUL, agacé, puis se ravisant. — Ah !... même sans barbe ?

DAVID. — Sans barbe un peu moins.

SAUL. — C'est parce qu'on me voit mieux que je parais moins roi. — Oui. — C'est pourquoi j'ai fait couper ma barbe ; je me sentais moins roi que je n'en avais l'air... tandis que maintenant... dis-moi qu'ainsi tu me préfères.

DAVID. — Je préfère le roi.

SAUL. — Non, David : à présent je te parais plus jeune — et je le suis ; — en me vieillissant à tes yeux, elle ne pouvait pas me plaire — cette barbe royale... C'est à cause de toi que je l'ai fait couper... David...

(David gêné se remet à jouer de la harpe. Saül furieux prêt à frapper.)

David ! !

(Geste de David.)

Ne t'en vas pas ! Je plaisantais. Je veux... Causons encore, David — dis : Est-ce que tu pries Dieu, quelquefois ?

DAVID. — Oui, roi Saül, souvent.

SAUL. — Pourquoi ? — Il n'exauce jamais les prières.

DAVID. — Que peut bien demander le roi, pour n'être jamais exaucé ? — Que peut bien demander un roi ?

SAUL, hésitant sur ce qu'il va répondre — puis brusquement. — Et toi ? Qu'est-ce que tu lui demandes ?

DAVID, confusément. — De ne jamais devenir roi.

SAUL, furieux d'abord, bondit sur David qui ne bronche pas puis, penché sur lui, à voix plus basse. — David ! David ! veux-tu que nous nous unissions contre Dieu ? — David, si c'était moi qui te la donnais, la couronne...

(Il regarde fixement David, puis, troublé par son triste étonnement, son effroi, il prend le parti d'éclater de rire.)

Ah ! ah ! ah ! tu vois qu'un roi sans barbe peut plaisanter ! *(il remonte sur le trône et s'y rassied ; furieusement :)* Assez ! je ne veux pas être le seul qui plaisante. — Par l'Éternel ! tu m'as pris au sérieux, je crois vraiment... La couronne ! David ! Tu voudrais la couronne ! — Ah ! Ah ! fi ! Et Jonathan ? Tu n'y songes donc plus, au faible Jonathan ? *(David excédé veut sortir)*. Allons ! le voilà qui veut partir encore ! Oiseau sauvage ! Rien ne peut donc t'apprivoiser... Chante alors ! — Allons David ! quelque chose de gai *(Geste de David)* Non ! rien de gai ; tu ne sais rien de gai ! — Ah ça ! tu ne plaisantes donc jamais, David ! — avec ton Jonathan ? — jamais ! ! — Alors joue seulement : ton chant d'ailleurs dérange ma pensée. — On ne peut pas toujours se distraire.

(David commence à jouer de la harpe et joue jusqu'à la fin de la scène.)

Ah ! Ah ! ce chant de harpe coule sur ma pensée... Moi aussi j'ai su louer Dieu, David. — J'ai chanté pour lui des cantiques ; pour lui jadis ma bouche était toujours ouverte et ma langue immodérément agitée ; — mais, de peur de parler, mes lèvres à présent sur mon secret se sont closes — et mon secret, vivant en moi, crie en moi de toutes ses forces. *(Saül s'exalte et commence à parler comme dans le délire)* Je m'use à demeurer silencieux. Depuis que je me tais, mon âme se consume ; comme un feu vigilant, son secret l'use jour et nuit.

(Pause avec un léger arrêt de la musique.)

Horreur ! Horreur ! Horreur ! — Ils veulent savoir mon secret et je ne le sais pas moi-même ! — Il se forme lentement dans mon cœur... Mais la musique le soulève... Comme un oiseau se heurte aux barreaux de sa cage, il est monté jusqu'à mes dents ; vers mes lèvres il bondit, il bondit et veut s'élancer au dehors... ! David, mon âme est incomparablement tourmentée ! — Mes lèvres ! qui nommez-vous ? Serrez-vous, lèvres de Saül ! clos ton manteau royal, Saül ! tout alentour t'assiège ! — Bouche tes oreilles à sa voix ! Tout ce qui vient à moi m'est hostile ! — Fermez-vous, portes de mes yeux ! Tout ce qui m'est délicieux m'est hostile. Délicieux ! délicieux ! que ne suis-je avec lui, près des ruisseaux, gardeur de chèvres ? — Je le verrais le long du jour. Que ne suis-je égaré dans l'ardeur du désert, comme jadis, hélas ! chercheur d'ânesses ; dans la chaleur de l'air je brûlerais ! je sentirais alors moins brûlante mon âme — que le chant

active — et qui s'élance — de mes lèvres — vers toi — Daoud — délicieux.

(David jette à terre la harpe qui se brise. Saül semble se réveiller.)

Où suis-je ?

David ! David ! mais reste donc...

DAVID. — Adieu, Saül ! plus pour toi seul désormais ton secret est intolérable.

(Il sort.)

ACTE IV

Il fait nuit, mais pas très sombre ; la scène assez étroite représente un jardin où une colline vient brusquement finir ; à gauche, une source ruisselle ; des cyprés plantés régulièrement l'entourent.

SCÈNE I

JONATHAN, SAKI, puis DAVID

JONATHAN. — Tu es sûr que c'est bien ici ? — Oui — voici la fontaine et les cyprès. — Saki ! comme la nuit y paraît belle ! Ah ! si j'avais connu ce jardin, j'y serais venu déjà souvent... Et alors, pour monter sur ce plateau ?

SAKI. — Oh ! on est obligé de faire un long détour.

JONATHAN. — Oh ! Oh ! c'est bien cela... c'est bien cela !

SAKI. — Quoi donc, prince ? Que cherchez-vous ?

JONATHAN. — Un oiseau, petit ; voilà pourquoi j'ai pris mon arc ; on m'a dit que chaque nuit il volait au-dessus de cette fontaine, et se posait là-bas... tiens ! le vois-tu ? le vois-tu ?

SAKI. — Non.

JONATHAN. — Regarde ! regarde comme il vole ! il tourne, il tourne comme s'il allait bientôt se poser.

SAKI. — Mais je ne vois rien du tout, moi.

JONATHAN. — Attention ! le voilà à terre... chutt ! Comment ? tu ne vois rien ? près de cette pierre blanche, là-bas ! Tiens : suis bien où va voler ma flèche... Touché ! cours vite, vite ! rapporte ou ma flèche ou l'oiseau.

(Sitôt que Saki s'est éloigné, David sort de derrière un buisson.)

DAVID. — Jonathan !

JONATHAN. — Ah ! David ! j'ai pensé mourir d'inquiétude. Parle vite ! nous n'avons qu'un instant. — Saki va revenir... Mais pourquoi ce jardin ? N'étions-nous pas mieux dans le palais pour nous voir.

DAVID. — Non, Jonathan. Ici je ne dois plus être vu par personne. Je pars. Cette nuit c'est un adieu que je te dis.

JONATHAN. — Ah ! Daoud... un adieu ! Eh quoi ! tu partirais ?

(Il s'assied sans force au bord de la fontaine.)

DAVID. — Ah ! Jonathan ! ma force ne me suffit pas pour te quitter ; il faut aussi la tienne. Ne faiblis pas. Redresse-toi !

JONATHAN. — Loin de toi, tout plaisir m'abandonne... Tu partirais ?

DAVID. — Je dois partir... Saül... *(hésitant).*

JONATHAN. — Parle ; mon père...

DAVID. — Ne tolère plus ma présence. — Il m'a...

JONATHAN. — Il t'a frappé !

DAVID. — Oui... frappé !... frappé... Tu sais son humeur irritable. — Ah ! Jonathan ! relève-toi. Je te reverrai, Jonathan.

JONATHAN. — Où vas-tu ? — Loin de toi je suis sans force...

DAVID, hésitant d'abord. — Où je vais... maintenant ? — Chez les Philistins.

JONATHAN. — Les Philistins ! !

DAVID. — En hâte comprends-moi. Saki va revenir ; je ne veux pas qu'il me surprenne... Si ton père apprenait !... mais tout l'important reste à dire. Écoute : de nouveau les Philistins s'apprêtent. Ton père est inquiet ; je ne sais pas ce qui le trouble, mais son esprit n'est pas prêt à la guerre — et si les Philistins attaquent, c'est pour lui la défaite assurée. — Les Philistins attaqueront ; cela est sûr et c'est pourquoi, moi, je veux me mettre à leur tête ; il semblera que c'est contre toi que je marche, mais, si j'enlève la couronne à Saül, ce sera pour te la redonner.

JONATHAN, comme s'il n'avait rien entendu — Les Philistins ! Daoud — Toi chez les Philistins !

DAVID. — Ah ! comprends-moi !... Jamais ! si je pensais que ton père pût vaincre ; mais tu sais qu'un souci l'occupe ; rien de l'en peut distraire — et le dérangement de son âme se retrouve sans son armée. Les soldats à présent sont rétifs ; il ne sait se mettre à leur tête.

JONATHAN. — Et moi ?

DAVID. — Toi, Jonathan... Hélas ! vous succomberiez tous les deux. — Ah ! laisse-moi vaincre et pour vous. Mais écoute, et suis bien ce que je vais te dire. Si tu vois, au soir du second jour, l'autre armée, campée au haut de la colline — de celle qui fait face à la ville — la colline de Guilboa, ne crains rien : voici ce que tu devras faire.

JONATHAN. — Parle : ce que tu diras je le ferai.

DAVID. — Au fond de ce jardin, cachée sous des citronniers et des ronces, est l'entrée d'une grotte très vaste ; j'y attendrai toute la nuit ; sois sans crainte ; je ne crois pas qu'aucun en connaisse l'entrée ; viens sans flambeau qui te trahisse ; le ciel est pur et la lune luira pleine cette nuit-là. Ce n'est pas précisément une grotte, mais une sorte de caverne entr'ouverte où l'on revoit le ciel après qu'on a franchi le mauvais pas. Je t'attendrai ; je guiderai tes pas dans l'ombre... Nous parlerons. Nous dirons comment nous devrons...

(On entend Saki chanter.)

JONATHAN. — Ah ! quci ? — Parle !

DAVID. — Saki revient. Jonathan ! mon frère ! mon âme a sangloté d'amour... Adieu ! n'oublie pas... *(Il s'éloigne et se retournant)*... Plus que mon âme, — Ah ! Jonathan ! plus que mon âme.

JONATHAN. — Assez, David — assez ! ou tu vas emporter ma vie.

SAKI. — Prince ! L'oiseau s'est envolé ; je n'ai pu retrouver que la flèche.

JONATHAN. — Viens.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

SAUL, UN DÉMON NOIR

Un désert. Une aride plaine de sable vaguement mamelonnée. Soleil ardent. A gauche, étendu sur une dune, le démon vêtu d'une énorme manteau brun qui traîne et s'étend sur le sable.

SAUL, entre par la droite, nu-tête, un bâton noueux à la main ; il n'a pas le manteau royal mais seulement les vêtements de dessous. — Attention ! c'est sous un tel soleil que la sagesse des rois s'évapore. — Qu'est-ce que j'étais donc venu chercher ?... Ah ! des ânesses... toute trace se perd ainsi que de l'eau dans le sable... *(Il se penche à terre puis sursautant)* Brr ! — Un serpent.

LE DÉMON, immobile. — Te fera pas de mal...

SAUL, pas très surpris. — Quoi ?

LE DÉMON. — Je dis qu'il ne te fera pas de mal, à toi... Ah bien, voyons ! tu ne vas pas avoir peur des serpents à présent, vieux monarque !

SAUL. — Ce petit estropié me manque de respect...

(Il s'approche pour le battre.)

LE DÉMON. — Il faut avouer, roi Saül, que, sans barbe, tu n'es plus tellement respectable *(Le roi le frappe et le stimule avec son baton)*... Ah ! non ! non ! ne me chatouille pas, tu me ferais trop rire !

(Il se tord. Le roi aussi.)

Roi Saül, où as-tu laissé ta couronne. Est-ce à David ?

SAUL, porte la main à sa tête. — J'ai un peu sauté dans le désert. Elle sera tombée.

LE DÉMON. — Prends garde au soleil du désert : tu n'as plus assez de cheveux pour rester ainsi sans couronne. — Prends mon chapeau *(Il lui passe sa toque que le roi met)* Roi Saül, où as-tu laissé ton manteau ? — Ton beau manteau de pourpre, roi Saül ? — Est-ce à David ?

SAUL. — J'avais trop chaud... Il fait très chaud dans le désert.

LE DÉMON. — Oui. Mais, la nuit, il fait très froid dans le désert. Prends ma cape.

SAUL. — Et toi ?

LE DÉMON. — J'ai l'habitude du désert.

SAUL, le dépouille. — Tiens ! tu ne m'avais pas dit que tu étais très beau.

LE DÉMON, tout nu. — Oh ! un peu noir peut-être...

SAUL. — Mais non, mais non.

LE DÉMON. — Ça dépend des goûts. *(Saül s'est revêtu de l'énorme manteau qui traîne derrière lui)* Et où as-tu laissé ton sceptre — dis ?

SAUL, machinalement. — A David. C'était trop lourd. Ce bâton-là vaut mieux dans le désert.

LE DÉMON, tend la main. — Montre un peu. — Mais, roi Saül ! c'est un serpent.

SAUL. — Petit plaisant ! — *(Il rit)* un serpent ! un serpent ! — ah bien non ! pas de farces ! *(Le bâton devenu serpent se sauve)* Cours après. *(Le roi se met à quatre pattes).*

LE DÉMON, qui s'est dressé tout debout sur le monticule. — Il faut avouer que tu n'as plus trop l'air d'un roi, comme ça. *(Il rit)* — *(Saül revient)* Sais-tu à quoi je t'ai reconnu, Saül ? — A ta beauté.

SAUL, admirable dans son manteau de fou — anxieusement. — Ah ! vraiment, dis ? — Je parais encore...

LE DÉMON. — Comme il y a longtemps que je ne t'avais vu ! Jeune Saül, tu vins ici déjà, t'en souviens-tu ? — C'était pour chercher des ânesses.

SAUL, soupirant. — Ah ! mes ânesses ! !

LE DÉMON. — Roi Saül ! Où as-tu laissé tes ânesses ?

SAUL. — Tu sais où, dis — tu sais où, toi ?

LE DÉMON, le tirant par un pan du manteau. — Viens, veux-tu ? Nous les chercherons ensemble. *(Ils s'éloignent derrière la dune. On entend :)* Oh ! dis, roi Saül ! je suis fatigué ; porte-moi.

SAUL, caressant. — Petit ! Petit !...

SCÈNE III

LA FOULE, puis SAUL et JONATHAN

La cour du palais comme au premier acte. Du peuple se presse pour voir, mais laisse un passage libre, de l'entrée de droite au trône — par où le roi va venir — De côté, à droite, le barbier et Johel observent la foule et causent à voix basse. La plupart tournent le dos au public.

PREMIER HOMME. — Et alors ?

DEUXIÈME HOMME. — Alors on l'a ramené au palais ?

PREMIER HOMME. — Il chantait toujours ?

DEUXIÈME HOMME. — Je crois bien, qu'il chantait ! — et qu'il dansait aussi ! on ne pouvait pas le retenir.

TROISIÈME HOMME. — Le prince avait voulu qu'on lui mît ses vêtements et sa couronne, mais il sautait tellement qu'elle ne pouvait pas lui tenir sur la tête.

(Ils rient.)

QUATRIÈME HOMME. — C'est tout de même contrariant ! — pour une fois qu'on se choisit un roi...

CINQUIÈME HOMME. — David, lui, s'est choisi tout seul.

TROISIÈME HOMME. — Mais on dit qu'il ne veut pas être roi ?

CINQUIÈME HOMME. — Avec ça ! qui est-ce qui ne veut pas être roi ?

DEUXIÈME HOMME. — Tu voudrais l'être, toi ?

PREMIER HOMME. — Et qu'est-ce que tu ferais si tu étais roi, dis ?

CINQUIÈME HOMME. — Je commencerais par flanquer David à la porte.

(Ils rient.)

UN SIXIÈME HOMME, qui s'approche, hostile. — Qui est-ce qui dit du mal de David ?

TROISIÈME, QUATRIÈME et CINQUIÈME HOMMES. — Personne ne dit du mal de David.

SIXIÈME HOMME. — Attendez seulement qu'il revienne, et vous verrez si c'est lui qu'on flanquera à la porte — ou Saül.

PLUSIEURS. — Oh ! Saül !... — Saül !...

(Avec l'air de dire qu'il ne vaut pas grand chose ; mais pas en affirmation.)

UN VIEUX JUIF, qui s'est approché, au deuxième homme. — Et qu'est-ce qu'il disait, Saül ?

DEUXIÈME HOMME. — Est-ce qu'on sait ? Il criait sans savoir quoi.

TROISIÈME HOMME. — Il ne sait seulement pas ce qu'il dit.

LE VIEUX JUIF. — Il faut toujours écouter les prophètes.

QUATRIÈME et CINQUIÈME HOMMES. — Mais Saül n'est pas un prophète.

(Le groupe se grossit toujours.)

SEPTIÈME HOMME. — Si ! si. Saül est un prophète ; moi j'étais là quand il a dansé devant Samuel.

HUITIÈME HOMME. — C'est vrai que Samuel a béni David avant de mourir ?

UN ENFANT. — C'est vrai que le roi Saül a fait couper sa barbe ?

(Tous rient. Le groupe se défait ou plutôt s'élargit, change la conversation de place.)

NEUVIÈME, DEUXIÈME et TROISIÈME HOMMES. — Mais oui, c'est vrai.

PREMIER HOMME ET D'AUTRES. — Quelle farce ! !

Qui l'a vu ?

Comment ! toute la barbe ?

DIXIÈME HOMME. — Moi, je ne trouve pas ça bien, un roi sans barbe.

QUATRIÈME HOMME. — Mais David, lui, n'a pas de barbe.

DIXIÈME HOMME. — Il n'a pas encore de barbe.....

CINQUIÈME HOMME. — Et puis David est beau.

QUATRIÈME HOMME, au dixième. — Et Jonathan ?

PLUSIEURS. — Oh ! Jonathan ! Lui ! quand il en aura !

D'AUTRES, du côté droit, avec rumeur. — Chutt ! — chutt ! Voilà le roi.

UN, à voix très haute. — Pourquoi chutt ? !

RUMEURS. — C'est vrai ! c'est vrai qu'il n'a plus de barbe !

PREMIER HOMME, à un groupe. — Ne criez donc pas comme ça !

UN DU GROUPE, se retourne vers le premier. — Oh ! depuis l'autre jour, il n'entend rien de ce qu'on lui dit.

CINQUIÈME HOMME ou UN AUTRE. — C'est vrai qu'il a l'air malade !

SIXIÈME HOMME. — Et Jonathan donc !

CINQUIÈME HOMME ET D'AUTRES. — Oh ! lui ! !...

UN DU PREMIER RANG, par conséquent loin du public. — Ne poussez donc pas !

UN ENFANT. — Jacob ! Jacob ! Hausse-moi. Je veux voir le roi sans barbe.

(Tous rient : un recul annonce l'approche de Saül ; la foule se sépare étroitement des deux côtés du trône de façon que les spectateurs puissent voir le roi avancer.

Durant toute cette partie de la scène, on comprend que le roi approche et que les acteurs peuvent le voir, mais il est encore caché aux spectateurs.)

PREMIER HOMME. — Pourquoi est-ce qu'il entre seul comme ça ? Je croyais qu'il avait des gardes avec lui...

TROISIÈME HOMME. — Oh ! maintenant ! plus personne ne l'écoute : quand il appelle, tout le monde s'en va.

(Saül s'avance en hésitant, comme un homme ivre ou mieux comme quelqu'un qu'une foule moqueuse et hostile environne ; il a le regard d'un fou, tantôt haineux, tantôt inquiet ; il s'appuie sur Jonathan qui défaille, et dont le regard honteux et triste implore le peuple.

Aux dernières paroles, Saül brandit ridiculement son javelot ; — mouvement de recul dans la foule.)

TROISIÈME HOMME. — Mais n'ayez donc pas peur : c'est un javelot sans fer au bout.

PREMIER HOMME. — C'est vrai qu'on ne lui laisse plus d'armes ?

DEUXIÈME HOMME. — On a rudement raison.

CINQUIÈME HOMME. — Il paraît qu'il a voulu tuer David...

(On sent que Jonathan souffre horriblement de toutes ces paroles ; aux dernières, quelqu'un de la foule lance un fruit blet, qui s'aplatit sur le dos de Saül.)

QUELQU'UN, haineusement. — Attrape !

(Quelques autres se retournent avec indignation — bousculade — Tapage — Le roi monte sur le trône ; près de lui, debout, Jonathan, la tête dans ses mains. Saül fait des gestes comme quelqu'un qui voudrait parler.)

ON CRIE : — Silence ! — Silence !

SAUL, debout. — Chers Hébreux !

(Beaucoup se tordent de rire.)

D'AUTRES. — Qu'est-ce qu'il a dit ? — Qu'est-ce qu'il a dit ?

SAUL. — Cher peuple hébreu !

(On se tord de plus belle. Inquiétude visible du roi. Il parle lentement et difficilement, cherchant ses mots.)

A la veille de livrer une importante bataille...

(Sa voix est couverte par une grandissante rumeur venue de gauche ; on se presse ; on voit

qu'on interroge. L'attention se porte vers de nouveaux venus ; dans le tumulte croissant, où achève de se perdre la voix du roi, on distingue ces paroles.)

Oui ! sur la colline de Guilboa..

D'AUTRES. — Quoi ? Quoi ?

LES PREMIERS. — L'armée de David... Des Philistins, oui. — On peut voir de la place...

D'AUTRES. — Où donc ? où donc ?

(Une voix forte domine à ce moment toutes les autres et crie solennellement :)

Roi Saül ! l'armée de David a campé sur la montagne de Guilboa !

TOUS. — Allons voir ! allons voir !

(Tumulte, débandade.)

DES PETITES FILLES. — Vite ! Vite !

JONATHAN, relève la tête qu'il a tenue jusqu'alors cachée dans ses mains ; il semble sortir d'un rêve ; regarde autour de lui ; regarde Saül — on l'entend dire : — Le soir du second jour ! — Ah ! David ! David !

(Il part comme transporté de joie ou d'inquiétude dans la direction opposée à celle qu'a prise le peuple. Et pendant cette scène :)

SAUL, qui se fâche et crie comme un maître d'école après des élèves. — Mais voulez-vous bien rester ! Mais voulez-vous bien... quand je parle... mais voulez-vous... !

(Il fait le geste de courir après ; puis jette maladroitement son javelot ; puis va piteusement le ramasser. La scène est maintenant vide. Sur les marches du trône, un enfant sanglote ; c'est Saki. Le roi revient.)

SCÈNE IV

LE ROI, SAKI

SAUL. — Toi ! Saki. *(Il s'approche et très tendrement)* : C'est à cause de moi que tu pleures ?... Pauvre Saki... *(Saki pleure toujours. Le roi s'arrête, gêné, entre chaque phrase)*. Il ne faut pas avoir pitié de moi... Tu m'aimes donc ?

SAKI, sanglotant. — Ils vous ont tous laissé — tous laissé...

SAUL. — Et c'est à cause de cela que tu pleures ! petit Saki... Mais ça n'est pas sérieux, tu comprends... (Oh ! je voudrais pouvoir consoler cet enfant !) Tu m'aimes donc un peu ? Saki.

SAKI. — Oh ! beaucoup ! beaucoup !

SAUL. — Tiens ! ! — Et pourquoi ?

SAKI. — Vous êtes bon pour moi.

SAUL. — Moi ! — bon ?

SAKI. — Oui ; sur la terrasse vous me faisiez boire...

SAUL, avec dégoût de lui-même. — Ah !... du vin.

SAKI. — Et puis... Et puis...

SAUL. — Quoi ?

SAKI. — Vous êtes seul.

SAUL, avec une émotion nouvelle, peu à peu. — Mais, tu vois bien que non, mon Saki : te voilà. Ah ! je ne savais pas que j'attristais quelqu'un. — Comment faire ?

(Entrent plusieurs officiers précédés du grand prêtre ahuri.)

LE GRAND PRÊTRE, comme s'il avait quelque chose de très important à dire. — Roi Saül.....

SAUL, l'interrompant. — Laissez-moi ! — Vous voyez bien que je suis en train de causer...

(Les autres ressortent avec des gestes de renoncement.)

SAUL, par jeu. — Ça t'amuserait d'être roi, Saki ?

SAKI. — Oh ! non !

SAUL. — Comment ! tu ne voudrais pas être le roi ?

SAKI. — Je ne sais pas.

SAUL. — « Je ne sais pas »... Voyons ! veux-tu essayer ma couronne ?

(Saül l'a prise ; il l'approche de la tête de Saki.)

SAKI, qui la repousse. — Non...

SAUL, renonçant pour un instant. — Dis-moi : Saki — pourquoi est-ce que tu n'as pas suivi David ?

SAKI. — Je ne sais pas...

SAUL, de plus en plus agacé. — « Je ne sais pas »... Tu n'aimes donc pas David ?

SAKI. — Oh ! si... Mais...

SAUL. — Mais ?

SAKI. — Je préfère rester avec vous.

SAUL. — Mais je croyais, Saki, que tu me quittais pour Jonathan... Ces derniers soirs, sur la terrasse, tu me laissais...

SAKI. — Pour Jonathan — oui...

SAUL. — Eh bien ! David, Jonathan — ils sont ensemble, n'est-ce pas ?

SAKI. — Souvent, oui.

SAUL. — Et ils sont plus amusants qu'un vieux roi.

SAKI. — Oh ! vous n'êtes pas vieux, roi Saül !

SAUL, qui n'a pas remis sa couronne, mais la garde sur ses genoux, la tient de temps en temps comme pour la mettre sur la tête de Saki, mais se reprend sitôt que celui-ci, qui est assis à ses pieds, lève la tête. — Tu trouves ? — Tu crois que je sais encore plaisanter ?

SAKI. — David et Jonathan ne plaisantent pas, eux.

SAUL. — Ah ! et qu'est-ce qu'ils font ?

SAKI. — Rien.

SAUL. — Ah ! et qu'est-ce qu'ils disent ?

SAKI. — Rien.

SAUL. — Ils parlent ?

SAKI. — Oui.

SAUL. — Et qu'est-ce qu'ils disent ?

SAKI. — Je ne sais pas.

(Il baisse la tête de plus en plus, par espèce de confusion — de sorte que Saül brusquement lui enfonce la couronne sur la tête. Elle lui descend sur les yeux.)

SAUL, par plaisanterie forcée. — Ah ! tu ne sais pas !... Couic ! ! — La couronne !

SAKI, épouvanté. — Oh ! qu'est-ce que c'est ?

SAUL. — C'est la couronne.

SAKI. — Elle tombe sur mes yeux... je n'y vois plus !

SAUL, éclatant de rire. — « Je n'y vois plus » ! ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

SAKI. — Elle me fait très mal... Oh ! enlèvez-la moi, roi Saül !

SAUL, maintient et enfonce la couronne avec les deux mains. — Qu'est-ce que dit David ?

SAKI, sanglotant. — Mais rien — je vous assure ! — Oh ! enlevez-la !

SAUL, tape sur les mains de Saki qui se débat. — Laisse ! laisse !... C'est pour rire. — Et Jonathan qu'est-ce qu'il dit.

SAKI. — Rien ; — roi Saül — Je vous le jure.

SAUL. — « Rien, rien » — Et quoi ?...

SAKI. — Il l'appelle « Daoud ».

SAUL. — Je le savais — mais quoi ?

SAKI, désespéré. — Mais rien ! mais rien ! mais rien ! roi Saül ! *(Saül, tragique, enlève la couronne.)*

SAKI, la main sur son front. — Voyez, je saigne.

SAUL, presque triomphant. — Ah ! tu vois bien que je ne suis pas bon !

(Puis, brusquement, se penche avec une grande tendresse.)

Je t'ai fait mal, Saki ?

(Saki, dont l'épouvante dure, se dégage du geste de Saül, se lève et va lentement sortir à reculons, pendant que Saül :)

Et qu'est-ce qu'on a dit quand on m'a rattrapé ? Que j'étais fou ? — dis ? *(Intimement)* Dis ? tu savais que je m'étais sauvé ? Dis ? — Mais à présent on ne me laisse plus sortir sans couronne... C'est Jonathan qui veut... *(Il semble s'apercevoir seulement alors que Saki veut s'échapper et, au moment où celui-ci se retourne une dernière fois avant de fuir)* O Saki, tu t'en vas *(très tristement)*, tu disais que tu m'aimais, Saki ?... *(Saki touché revient tout contre le roi qui se penche et confidentiellement :)*

Écoute : mes ânesses ! tu sais bien, mes ânesses... eh bien ! je sais où elles sont ! ! ! — Veux-tu ? Nous allons les chercher ensemble !... *(Ils sortent)* Nous nous échapperons ! Nous nous échapperons ! !...

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Une grotte ou plutôt une caverne dont la voûte du côté gauche est effondrée ; elle laisse entrer la clarté de la pleine lune, parmi des broussailles et des lianes : blocs de rochers à gauche ; à droite la partie prolongée par la voûte reste très sombre ; un sentier en pente y mène par le fond ; c'est par là que descend Saül, tâtant du pied.

SAUL. — Tiens ! une source... On glisse. J'ai failli tomber. La terre est mouillée. — Où me fais-tu venir ?

LE DÉMON.

(Tacet.)

SAUL. — Est-ce ici ? — Allons ! réponds. C'est toujours la même chose ! — Il ne faut pas croire que tu me fasses venir où tu veux, pour ne rien trouver de ce que je cherche. — *(Il avance vers la gauche)* Tiens ! c'est assez curieux par ici ! — On n'y est pas mal pour causer... Au fond, tu sais, je n'y tiens pas tant que cela, à mes ânesses... Seulement, à mon âge, tu me fais trop marcher ! — Je peux être fatigué, tu comprends. *(Il a cherché un endroit pour s'asseoir et est revenu sur la droite ; il s'assied sur une sorte de banc naturel, dans la partie*

obscure de la grotte) Mets-toi là. *(Il indique vaguement en face de lui. Le démon fait geste de s'asseoir)* Non ! ne t'assieds pas par terre : c'est trempé. *(Il lui passe la couronne)* Mets-toi la dessus. *(Le démon s'assied sur la couronne)* D'abord, tu vas me raconter... *(Il éternue ; avec le geste de quelqu'un qui s'enrhume :)* Seulement si ce n'est pas pour les ânesses, pourquoi m'as-tu fait venir ici ? *(Il éternue.)*

LE DÉMON. — Vous bénisse !

SAUL. — Dis ?

LE DÉMON. — Hi ! hi ! hi !

SAUL. — Ah ! je n'aime pas qu'on rie quand je ne plaisante pas.

LE DÉMON. — Hi ! roi Saül ! c'est tellement drôle ! Sais-tu qui tu vas voir ici ?

SAUL. — Ah ! Saki ! je suis si peu en train de rire, à présent ! Parle, voyons, qui va-t-on voir ?

(Il se lève et va sur le démon.)

LE DÉMON. — Chut ! Chut ! Écoute, seulement.

(Bruit de pas et de voix qui se rapprochent de gauche.)

SAUL. — Ah ! — Jonathan!

LE DÉMON. — Et ?

SAUL, murmurant. — David !

LE DÉMON. — Dis merci !

DAVID, paraît avec Jonathan. Ils sont éclairés par la lune. — ... Trois fois ! Par trois fois je ferai sonner de la trompe. Dès la première, apprête-toi. Ce sera peu de temps avant l'aube... Persuade Saül. — A la troisième, de rien plus je ne pourrai

répondre. Il faut qu'avant le jour, ici, tous deux, vous soyez réfugiés.

SAUL, fait geste de s'avancer vers eux, le démon le tire en arrière par le manteau. — Oh ! oh ! mais c'est la trahison qu'il conseille !

LE DÉMON. — Si tu te montres, ils s'enfuiront.

JONATHAN. — Adieu, David.

DAVID, pose son front sur l'épaule de Jonathan. — Ah ! Jonathan !

LE DÉMON, fait reculer Saül. — Viens ! viens ! Dis ! couchons-nous. Laisse-les s'approcher. Fais semblant de dormir. Tu verras de plus près.

(Saül se couche où il était d'abord assis. Le démon disparaît.)

DAVID, relevant le visage. — Adieu. Pars maintenant. Laisse-moi seul un peu. J'ai besoin de prier encore.

JONATHAN. — Et qu'est-ce que tu demandes à Dieu ?

DAVID. — Ne le sais-tu pas, Jonathan ? Ah ! d'écarter de moi cette couronne.

SAUL, persiflant, à part. — Comme c'est simple !

LE DÉMON. — Chut !

JONATHAN. — Adieu.

(David s'agenouille parmi les rochers, tournant presque le dos au public. Jonathan s'écarte vers la droite. Il aperçoit Saül et revient précipitamment vers David.)

David ! David ! mon père est là.

(David absorbé dans sa prière ne bouge pas. Jonathan éperdu :)

Mon père est là, David.

DAVID, toujours en prière. — C'est que je n'ai pas fini de prier. Laisse !

JONATHAN, s'écarte de nouveau et regarde vers Saül. (A David) Il dort.

(La clarté de la lune qui, durant toute la scène se déplace lentement vers la droite, touche maintenant la couronne de Saül restée à terre.)

Ah ! sa couronne a roulé à terre...

DAVID. — C'est que je n'ai pas encore assez prié. — Laisse !

(Silence. Immobilité.)

SAUL. — Est-ce qu'il ne va pas s'approcher.

(David se relève.)

JONATHAN. — Que feras-tu ?

DAVID. — Vois.

(Il ramasse la couronne et la dépose à coté du front de Saül.)

Tu le lui diras, Jonathan. Il faudra le persuader.

SAUL, à part. — Comme je tremble ! Il va comprendre...

JONATHAN. — Il ne me croira pas.

DAVID, revenant avec une idée subite. — Ah ! *(Il tire son épée et taille en plein manteau royal un grand pan de pourpre qu'il enlève)* Qu'il sache que c'est moi : que, prenant ce pan de manteau, je pouvais lui prendre la vie. — Attention ! il s'éveille ! Viens, fuyons !

(Ils sortent par la gauche.)

SAUL, se dresse, s'avance vers la clarté de la lune, se regarde, mal vêtu, comme indécemment par le manteau dépecé ; puis ricanant. — Comme ils sont bons pour moi !

ACTE V

Il fait nuit. La scène représente un vague lieu de montagnes très indistinct. Vers la droite, la tente de Saül.

SCÈNE I

JOHEL, LE BARBIER

(Devant la tente.)

LE BARBIER. — Toujours pas d'ordres ?

JOHEL. — Des ordres ? des ordres, oh ! si, beaucoup d'ordres, mais pas une direction.

LE BARBIER. — C'est vrai que les Hébreux sont divisés ?

JOHEL. — Divisés ? Point du tout ; ils sont tous pour David.

LE BARBIER. — Diable ! ça promet d'être curieux, cette bataille ! *(ricanant un peu)* Et Saül ? Est-ce qu'il est aussi pour David ?

JOHEL, toujours plus grave. — Tais-toi, barbier ; Saül est chancelant comme un vieillard. Et ce combat n'est plus que comme un simulacre de bataille ; la défaite est déjà consommée en son cœur.

LE BARBIER. — Alors, que feras-tu, Johel ?

JOHEL. — Que feras-tu, barbier ? Est-ce un conseil que tu voudrais de moi ? Depuis quand m'occupai-je à guider tes pensées ? Écarte-toi : voici Saül.

(Entrent Saül, Jonathan. Des torches éclairent l'intérieur de la tente.)

SCÈNE II

SAUL, JONATHAN, d'autres encore, dont SAKI.

SAUL, à Jonathan. — Tu vois mes mains... comme elles tremblent !

JONATHAN. — Pauvre père !

SAUL. — Qu'est-ce qui me ferait le plus de bien ? Crois-tu que ce soit de boire du vin ? ou de n'en pas boire ?... Moi je crois que ce serait d'en boire... Va, Saki.

(Saki sort.)

Aujourd'hui, pour tuer, fût-ce un ennemi — je ne trouverais en moi pas de force. Il est temps que je me rapproche de Dieu...

(A voix plus haute.)

A présent, laissez-moi. La nuit est bientôt achevée et j'ai besoin de rester seul pour réfléchir.

(Mouvement.)

Toi, reste, Jonathan ; je voudrais te parler encore.

(Les autres sortent. Saül marche à grands pas quelque temps sans parler.)

JONATHAN. — Père, je n'ai que peu d'instants.

SAUL, il éternue. — Baisse ce rideau. *(Il éternue)* Je me suis enrhumé l'autre jour dans une grotte... Au fait, tu la connais peut-être ; elle est non loin d'ici... David le maraudeur doit la connaître.

JONATHAN, de plus en plus gêné par l'insistance de Saül. — De grâce, mon père, hâtons-nous.

Cette nuit seule nous sépare de la lutte ; il faut nous préparer ou dormir.

SAUL, sentencieux. — Nous préparer, mon fils. Ce soir toute mon âme se prépare.

JONATHAN. — Père, nous préparer à agir. De quoi voulez-vous me parler ?

SAUL. — Ah ! précisément de cela, Jonathan. — Quand j'agissais, je ne comprenais pas cela. Il est un temps d'agir — et un temps de se repentir d'avoir agi. — Mon fils, comprends qu'il est des choses plus importantes pour l'âme que les victoires d'une armée...

JONATHAN. — Quand donc avez-vous tant agi, mon père ?

SAUL. — Je sais ; je sais ; j'ai surtout désiré. Mais de cela aussi, mon enfant, le temps vient que je voudrais me repentir.

(Jonathan de plus en plus désolé s'apprête à partir.)

Quoi ! tu t'en vas ?

JONATHAN. — Eh ! le temps fuit ! J'ai tout à voir... Père, dans un instant, je reviendrai.

SAUL. — Jonathan ! Jonathan ! quand mon cœur tremble, tu me laisses ! Ne peux-tu donc rester à causer un instant avec moi ?... Mon fils, je suis plus tendre que jadis, je t'assure.

JONATHAN. — Hélas !... Voici Saki... Mon père, laissez-moi.

SAUL, à Jonathan et à Saki à la fois. — Ah ! laissez-moi vous-mêmes ! Je suis fou de chercher un appui près de vous !... Saki, remporte ce vin. Je ferai mieux de ne pas boire. Va-t'en. Va-t'en...

(Johel sort. Saki reste, inaperçu dans un coin de la tente.)

JONATHAN, sortant. — Père ! quand je reviendrai, me suivrez-vous ?

SAUL. — Peut-être. *(Rappelant)* Un instant, Jonathan ! Jonathan ! ne t'attriste pas. Dans un petit instant, reviens : je te suivrai... Mais laisse-moi prier un peu.

SCÈNE III

SAUL, SAKI, inaperçu d'abord — LE DÉMON au dehors.

SAUL, se croyant seul. — Ah ! ah ! recueillons-nous. Que suis-je ?

LE DÉMON, au dehors, caché. — Saül !

SAUL, allant à la porte. — Jonathan ? *(Il regarde)* Non, Je suis seul. *(Il s'agenouille)* Mon Dieu ! que suis-je devant vous.....

LE DÉMON, caché. — Saül !

SAUL. — ... pour que vous m'accabliez de désirs ? Quand je cherche où m'appuyer, cela cède. Je n'ai rien de solide en moi... *(Distrait)* Ce que j'aime surtout en lui, c'est sa force. La souplesse de ses reins est admirable ! Je l'ai vu quand il descendait de la montagne ; il semble toujours prêt à bondir... *(Hagard)* Assez, mes lèvres ! *(Il se lève).*

LE DÉMON, plaintivement. — Saül !

SAUL. — Je suis distrait.

LE DÉMON. — Saül !

SAUL. — Tiens ! l'on m'appelle.

(Il va vers la porte de la tente.)

SAKI, voulant l'empêcher d'ouvrir. — N'ouvrez pas, roi Saül !

SAUL. — Quoi ! C'était toi, Saki ! Que fais-tu là ?

SAKI. — J'ai peur pour vous.

SAUL. — Tu m'appelais ?

SAKI. — Non.

SAUL. — Ah ! c'est du dehors.

SAKI. — Non ! N'ouvrez pas... Tout est dehors ; la nuit est pleine.

LE DÉMON. — Saül !

SAKI. — N'accueillez pas...

SAUL. — Oh ! petit cœur fermé ! tu n'entends donc pas qu'on m'appelle ?

(Saül sort avec une torche.)

LE DÉMON, toujours très plaintif. — Saül !...

SAUL, s'approche — se baisse. — Petit ! — Ah ! comme il tremble ! — Est-ce de froid ? *(Il le touche)* Mais il est tout à fait gelé, le pauvre enfant ! Viens ! nous aurons plus chaud dans ma tente. — Allons ! viens ; je te réchaufferai. *(Le démon ne bouge pas)* Oh ! mais je ne peux pourtant pas te porter, petit être ! *(Il le soulève)* C'est qu'il est affreusement lourd ! — *(Il le porte).*

(Saki s'en va).

Saki s'en va. Bon débarras ! Il laisse le vin. — Tu boiras. — *(Il le dépose)* Ouf ! — Allons, blottis-toi dans mon manteau. *(Il s'assied).*

LE DÉMON, s'enroulant à moitié dans le manteau. — Il est déchiré.

SAUL, souriant. — Oui — de ce côté David en a déjà pris un morceau.

LE DÉMON, rigolant. — Ah ! ah ! ah !

SAUL. — Quoi ?

LE DÉMON. — Rien.

SAUL. — C'est drôle ?

LE DÉMON. — Oui. — J'ai soif.

SAUL, lui tendant la cruche. — Bois... Ça va mieux ? — Là, contre moi. — A présent, sois tranquille ; j'ai beaucoup à penser.

JONATHAN, du dehors. — Mon père !

SAUL, honteux. — Allons ! bon ! Jonathan !... On n'entre... *(Au démon)* Cache-toi.

JONATHAN. — Mon père, suivez-moi. Venez à présent ; il est temps.

SAUL, très gêné. — Je me lève — Un instant seulement... Va, je te suis.

(Le démon se montre ; il regarde en ricanant Jonathan !)

JONATHAN. — Oh ! qu'est-ce que c'est ?

SAUL. — C'est un petit enfant qui grelottait de froid — que j'ai recueilli sous ma tente.

JONATHAN, profondément triste. — Ah ? !

SAUL, honteusement. — Oui.

JONATHAN, de plus en plus désespéré. — Mon père ! A présent, qu'il parte ! Venez !

SAUL, immobile et comme immobile. — Oui.

JONATHAN. — O mon père ! mon père ! est-ce que vous ne m'aimez pas un peu plus que ce petit ?

SAUL, presque sanglotant. — Tais-toi, Jonathan !...

Jonathan ! Je t'en supplie ! Tu ne sais pas combien c'est difficile !

JONATHAN. — Difficile de quoi ? — Pauvre père... comme vous êtes tourmenté !

SAUL. — Jonathan... Tu es trop jeune pour me comprendre : je sens que je deviens très étonnant ! — Ma valeur est dans ma complication. — Écoute, je veux te dire des secrets : — tu crois que je dormais l'autre nuit... dans la grotte...

JONATHAN, feignant de ne pas comprendre. — La grotte ?...

SAUL. — Oui — tu sais — Quand David...

JONATHAN. — David ?

SAUL, s'irritant. — Oui, David..... organisait avec toi ma défaite... et coupait le pan de mon manteau pour mieux t'apprendre à me trahir. — Ah ! ah ! votre entente à tous deux est parfaite... Quels soins pour moi ! Tu le remercieras pour moi ! — Tu le remercieras — dis, Jonathan ! *(Le démon ricane)* Tu le remercieras bien de ma part. Il me croit bien déchu !

(On entend un appel de trompettes.)

JONATHAN. — Ah !

SAUL. — Ah ! — le signal !

JONATHAN. — Venez, mon père — Ah ! par pitié pour vous !

SAUL. — Tu pleures ! — Jonathan ! Jonathan, mon fils — dis, tu comprends du moins que je souffre — que je souffre de te faire pleurer. — Écoute encore ce proverbe — il est de moi : *(Tout en raccompagnant sur le seuil de la tente, sentencieux :)* Avec quoi l'homme se consolera-t-il d'une déchéance ? sinon avec ce qui l'a déchu. — *(Le congé-*

diant) Va ! pars ! — Fuis vite !... A la grotte ! ! — Cours ! moi, je te rejoins à l'instant.

(On entend et l'on entrevoit des groupes de soldats passer. Jonathan s'éloigne.)

SCÈNE IV

SAUL, LE DÉMON

SAUL, oubliant le démon. — Ah ! qu'est-ce donc que j'attends à présent pour me lever et agir ? Ma volonté ! ma volonté ! je l'appelle à présent comme un marin abandonné hèle une barque qu'il voit s'enfuir au loin — disparaître !... disparaître... J'encourage tout, contre moi.

(Il aperçoit le démon qui boit.)

Allons ! maintenant laisse-moi. — Adieu... Va-t'en. J'ai besoin de me reposer.

(Le démon n'a pas bougé.)

LE DÉMON. — Tu ne te reposeras plus, roi Saül.

SAUL. — Je ne me reposerai plus ! Oh ! pourquoi me dis-tu cela, petit ?

LE DÉMON. — Parce que je ne te quitterai plus, roi Saül.

SAUL. — Plus !

LE DÉMON. — Plus jamais.

SAUL. — Comment ! tu ne me quitteras plus ! et pourquoi ?

LE DÉMON. — Parce que tu m'as soigné.

SAUL. — Soigné ! Qu'est-ce que je t'ai fait, misérable ? Je t'ai seulement tendu le pan de mon manteau — tu grelottais !

LE DÉMON. — Oui. Mais je me suis énormément réchauffé. — Touche un peu. — Sens comme ma peau est brûlante !

SAUL. — Non ! — Laisse... Je ne veux pas. — Va-t-en. Je t'en prie, aie pitié de moi qui ai eu pitié de toi.

LE DÉMON. — Pitié ! Oh ! voyons ; Saül ! Il ne faut pas me dire que si tu m'as fait venir, ça ne te faisait pas plaisir à toi-même... dis ? — de m'avoir dans le pli de ton manteau ? — Hein ? — Saül ! Saül ! allons ; voyons ! Saül fais-moi rire un peu — nous sommes tristes. — Est-ce que je t'ai fait du mal, dis ? Pourquoi m'en veux-tu ?

SAUL, qui veut se retrancher. — Je veux prier.

LE DÉMON, sans entendre. — Et puis, tu sais... si tu voulais avoir pitié... je ne suis pas seul ; il y en a beaucoup d'autres, dehors.

SAUL, malgré lui — affriandé. — Ah ! il y en a d'autres ? — Où donc ?

LE DÉMON. — Mais, là — derrière la porte.

(Saül va vers la porte de la tente qu'il soulève. — Les démons entrent en se bousculant.)

SCÈNE V

SAUL ET LES DÉMONS

SAUL. — Oh ! comme ils sont nombreux ! ! — Allons ! entrez ! — J'aurais peur, si je refuse à un seul ma demeure, que ce ne soit au plus charmant — ou peut-être au plus misérable.

(La porte retombe — Un bourdonnement confus, incessant, règne à présent dans la tente. Les démons grouillent.)

PREMIER DÉMON, aux autres. — Le roi a dit tout à l'heure quelque chose de tellement drôle !...

(Confusion. Il parle à l'oreille des autres — tous rient... On entend un second appel de trompette.)

SAUL. — Ah ! Ah ! la nuit s'achève... Dépêchons-nous !

(Arrive Jonathan.)

JONATHAN, du dehors. — Mon père !

SAUL, bondit à l'entrée de la tente et étend son manteau pour voiler la scène intérieure. — N'entre pas !

JONATHAN, désolé. — Ah ! venez !

SAUL, pressant. — Pour l'amour du Dieu de David, fuis, Jonathan ! — Cours vite ! — Je te suis.

(Jonathan sort. Des guerriers remontent de plus en plus tumultueusement la scène. — Bruits au dehors — tumulte des démons dans la tente. — Le jour se fait peu à peu. — Mais l'intérieur de la tente reste sombre, éclairé seulement par les torches.)

SAUL, s'avance sur la rampe vers les spectateurs. Sa voix domine tout le bruit. — Je voudrais, avant de partir, me résumer en quelques mots. *(Le tumulte des démons augmente)* Mais taisez-vous donc, tapageurs ! Vous voyez bien que je parle au public ! — *(Vers les spectateurs)* Avec quoi l'homme se consolera-t-il...

LES DÉMONS. — Mais tu l'as déjà dit... tu l'as déjà dit... Ah ! Ah ! Ah !

(Tapage. Tout ce murmure grossissant des démons est obtenu par une musique très réglée.)

SAUL, retourné vers et contre les démons. — Eh bien quoi ? — Voyons ! — Si vous voulez prendre

la place... jouez-nous quelque chose au moins, — montrez ce que vous savez faire.

(Les démons se culbutent — tapage réglé — Saül regarde longuement, gravement.)

SAUL, avec dégoût. — Ça n'est pas beau.

LES DÉMONS. — Mais, Saül, tu ne nous as rien appris.

SAUL. — Assez ! alors. Assez !

(Bousculé un peu, Saül est tombé à genoux ; il en profite pour dire :)

Je veux prier.

(Bruits au dehors.)

SAUL, se reculant un peu vers la porte, à genoux, les bousculades des démons l'acculant peu à peu. — *(En prière)* Trouverai-je, autre que sa satisfaction, quelque remède à mon désir ? *(Il se recule encore)* Je me résume ! Je me résume ! *(Hagard)* Ah ! voyons, les petits ! vous ne me laissez plus assez de place... *(Plus bas)* Je suis complètement supprimé.

(Le jour paraît. On entend un troisième appel de trompette. Saül à demi-redressé, arrache le rideau de la tente. Les démons s'évanouissent devant le flot du jour. La musique a cessé.)

SCÈNE VI

DIVERS

SAUL, à très haute voix dans le silence. — Il est trop tard ! — Voici le jour.

(Il s'avance hors de la tente vers la gauche, s'agenouille ou s'assied à moitié par terre, les mains dans l'herbe.)

Ah ! que cette fraîcheur me rafraîchit... Voici l'heure où les gardeurs de chèvres font sortir les troupeaux des étables. — Il y a des herbes baignées de rosée...

(Johel est entré avec d'autres guerriers de l'armée de David.)

JOHEL, voyant Saül. — Comment ! — il prie...

SAUL, absorbé — sans les voir. — Je suis tenté.

UN GUERRIER, aux autres. — Gens de David, courez ! Avertissez le roi que Saül est ici — désarmé. Courez ! — David ne veut pas qu'on le tue.

(Ils partent. Johel reste)

SAUL, toujours absorbé. — ... baignées de rosée...

JOHEL, s'approche du roi, puis brusquement se dresse derrière lui, la main levée.

SAUL. — Oh ! Oh ! Oh ! — celle-là c'est une très lâche tentation ; — elle vient m'assaillir par derrière.

(Johel le frappe. — Saül tombe. Johel lui arrache la couronne et va la porter à David qui survient escorté de beaucoup d'autres.)

Sur un ordre de David, on s'empare de Johel — Mouvement.

Il fait grand jour.)

DAVID. — Malheureux ! Malheureux ! — Allons ! emmenez cet homme ! Tuez-le et donnez aux bêtes des champs son cadavre. Honte à lui qui porte la main contre l'élu de mon Seigneur ! — Il a fait retomber de tout son poids cette couronne sur ma tête.

(Il se penche vers Saül et prend la couronne qu'il avait fait d'abord remettre auprès de Saül — il la pose sur sa tête.

(Très incliné et bas.

Je ne te détestais pas, roi Saül.

(Redressé.)

Et Jonathan aussi, dites-vous ? Malheureux ! Malheureux ! Qu'on l'amène ici. Qu'on l'étende auprès de Saül et que la mort les réunisse. Quels sont ces cris ? ces lamentations au dehors ? La douleur habite mon âme.

(Un cortège amène le corps de Jonathan.)

Montagnes de Guilboa : qu'il n'y ait plus sur vous de miel ni de rosée !

(Il se penche vers Jonathan.)

J'ai fait ce que j'ai pu, Jonathan ! — J'ai fait ce que j'ai pu, Jonathan, mon frère !... *(Redressé)* Allons ! maintenant, levons-nous ! qu'on rapporte au palais les corps de Saül et du prince. Qu'on les pose sur une litière royale. Que tout le peuple forme cortège ; qu'il accompagne ma douleur de ses sanglots et de ses lamentations. — Vous, musiciens ! — qu'une musique funèbre retentisse.

(Ils sortent en nombreux cortège aux sons d'une marche funèbre.)

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 JUIN 1922
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME).

PQ
2613
I2S3

Gide, André Paul Guillaume
Saül

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 25 11 001 6